

0002 .

Collectif.

Les vierges Noires.

No 205.

Atlantis. Vincennes.

1961 .

Avertissement au lecteur.

Le format de ce document est une photocopie texte, c'est-à-dire est exactement conforme à l'original, au caractère près. Ainsi la pagination, le nombre de lignes par page et le nombre de caractères par ligne est respecté, permettant ainsi une recherche facile des références citées par d'autres auteurs. Seules les pages blanches sont supprimées pour faciliter la lecture.

Les éventuelles erreurs d'orthographe, de numéro de page, etc... du document sont en principe identiques à l'original. Cependant malgré le soin apporté à la mise en texte de cet ouvrage, il peut subsister des différences par rapport au texte original. En effet la procédure de création de ce fichier texte, à partir du livre original, nécessite un grand nombre d'opérations délicates, laissant place à d'éventuelles erreurs.

En cas de doute, prenez le soin de vérifier sur le texte original du livre papier.

ATLANTIS

FONDATEUR

PAUL LE COUR

ARCHÉOLOGIE SCIENTIFIQUE ET TRADITIONNELLE

N° 205

34^e ANNÉE

JANVIER

FÉVRIER

1961

Henry BAC - Eugène CANSELIET
F. DUPUY-PACHERAND - Marcel MOREAU

LES VIERGES NOIRES

(PREMIÈRE PARTIE)

Chroniques de :

Jacques d'ARÈS - A. BERGER
Jacques DUCHAUSSOY - Yvan TOURNIER



La Vierge noire du Puy.

30, rue de la Marseillaise VINCENNES (Seine) Tél. DAumesnil 31.95
C. C. P. 1159.91 Paris

@

REMARQUE :

Cette revue n'est présente ici, que pour permettre à l'aimable lecteur, intéressé par les écrits d'Eugène Canseliet, de profiter de ses articles, présents nulle part ailleurs.

Le traducteur.

La Vierge noire des Atlantes

Parler de Vierge noire dans une revue traitant de la recherche du continent disparu de l'Atlantide peut paraître inattendu.

Il existe pourtant bien des rapports entre le royaume cher à Platon, disparu dans des convulsions volcaniques, et la déesse mère au visage noir.

Ses traits sont sculptés dans une pierre volcanique.

L'obsidienne, souvent dite « pierre d'Ethiopie », lave noire, possède un caractère religieux dans certains pays.

L'Atlantide fut appelée parfois « Ethiopie » et l'Ethiopie, dans certains vieux ouvrages, se dénomme « Atlantie ».

A l'île de Pâques, on employait des couteaux d'obsidienne.

En Egypte, ils servaient à l'incision des cadavres et au Pérou, lors des sacrifices, à ouvrir la poitrine pour en arracher le cœur de la victime sacrifiée.

Une statue d'Artémis, en pierre noire, se dressait à Ephèse, dans le Temple considéré comme l'une des sept merveilles du monde.

A Pessinonte, en Phrygie, les hommages allaient à une vierge d'argent, somptueusement vêtue, décorée de bijoux, au visage sculpté dans une pierre noire. On la disait tombée du ciel. Transportée à Rome, sur le mont Palatin, deux cent-quatre ans avant Jésus-Christ, en un temple bâti en son honneur, elle fut vénérée sous le nom de Notre-Dame la Noire. Appelée *Magna Mater deorum*, la grand-mère des Dieux, on la considérait comme une initiatrice.

Un pareil culte existait en Crète, en provenance sans doute des Pelasges, descendant peut-être des Atlantes.

Dans toute l'Asie Mineure, où il faut rechercher bien des survivances des traditions atlantéennes, nombreux sont les sanctuaires consacrés aux Vierges noires.

Je n'ai pu m'empêcher d'établir un rapport entre elles et les déesses des icônes de la sainte Russie que j'ai pu contempler en pays soviétique. L'or, couvrant le fond et le cadre des icônes, symbolise le soleil, source de lumière. Le visage et les mains de la déesse nous apparaissent généralement noirs ou d'un violet foncé. Ces icônes ne sont pas de simples tableaux ; elles passent de père en fils, recevant les prières et les confidences du peuple. Elles demeurent les témoins du drame de l'Homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Elles constituent un moyen direct de communication du croyant avec la Divinité.

Le noircissement du visage et des mains des déesses des icônes, comme des statues des Vierges noires, ne s'explique point par l'usage d'une qualité de bois ou de pierre. En effet, seuls le visage et les mains se détachent sur un fond plus clair. On a donc voulu obtenir ce résultat.

Il ne s'agit évidemment pas de la représentation d'une race, car ces Vierges appartiennent rarement au type négroïde. La coloration noire démontre par elle-même un caractère particulier, de la divinité.

Pensons à la pierre noire de La Mecque, pierre volcanique, et à l'épouse de la Bible, au début du *Cantique des cantiques*, s'écriant :

« Je suis noire, mais je suis belle, oh ! filles de Jérusalem. »

Paul Le Cour ne remarquait-il pas dans *Hierousalem* sa composition en deux mots grecs *Hieros Melas*, signifiant « le Noir Sacré. » ?

Cela n'évoque-t-il point le langage des alchimistes, toujours obscur pour qui n'en détient la clef, et la couleur noire, donnée par eux comme la matière première du grand-oeuvre, matière vierge, *virgo Materia* (à rapprocher de *Virgo Maria* et de *Mater Virgo*. Le culte de la Vierge noire provient d'une religion fort ancienne. Il évoque la déesse Isis. En France, nos Vierges noires n'apparaissent-elles pas souvent comme des Isis ?

Beaucoup furent détruites lors de la tourmente révolutionnaire, notamment celle du Puy-en-Velay, l'un des quatre lieux de rassemblement des pèlerins en route pour; Saint-Jacques-de-Compostelle. Saint Louis l'avait rapportée d'Egypte, entourée de bandelettes comme une momie. Projetée dans un brasier, avec d'autres objets religieux, le 8 juin 1794, un curieux événement se produisit. Alors que les flammes la détruisaient, on entendit le bruit d'un déclic : une petite porte dans le dos de la statue, auparavant cachée par les bandelettes, s'ouvrit: un fragment de papyrus tomba. Cependant personne n'osa retirer du feu un tel document. Le soir, les cendres du bucher furent dispersées en un champ. Et le lendemain, on y découvrit une pierre bizarre, couverte de dessins reproduisant des personnages mythologiques, rappelant la déesse Isis.

N'avons-nous pas d'autres, Isis, parmi les deux cents Vierges noires qui subsistent en France ?

Citons Notre-Dame de Rocamadour, érigée en cet ancien centre druidique, Notre-Dame-Sous-Terre de Chartre, la Vierge noire visible en la crypte de l'église Saint-Victor de Marseille, celle de l'église fortifiée des Saintes-Maries-de-la-Mer, Notre-Dame de Périgueux, et celle de Notre-Dame de Fourvières à Lyon.

Il y a des Vierges noires en Espagne, en Hollande, en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Bohême.

Je ne saurais oublier la toute petite Vierge noire -- relique préservée de tant de désastres de la guerre -- que j'ai retrouvée en un pilier de la cathédrale de Varsovie.

L'urne qui contient le coeur de Chopin se trouve aussi dans la capitale polonaise, en l'église de la Sainte-Croix. Sa tombe est à

Paris, au Père-Lachaise, recouverte de terre de Pologne. Mais comme, il avait émis cette suprême volonté: « Je vous conjure de faire ouvrir mon corps pour que je ne sois pas enterré vif », on respecta ce désir. Et son coeur fut déposé dans une urne, transportée à Varsovie.

Il y a eu des Vierges noires dans toutes les parties du monde.

Je suis allé revoir celle qui fut sans doute vénérée par les Atlantes, en ces îles Canaries dont j'avais déjà connu, le charme. Elle se trouve à Santa-Cruz de Tenerife, dans une île au climat idéal.

Il n'y règne pas une humidité exagérée comme, plus au nord, à Madère, ni la brutale sécheresse du Sahara, pourtant si proche.

D'immenses bananeraies s'étendent tel un moelleux tapis d'un vert profond et doux.

Les vallées de Tenerife, que des hauteurs protègent contre les vents torrides, s'avèrent de véritables paradis.

C'est aux Canaries que j'ai vu les plus beaux palmiers de la terre.

Il en existe ailleurs de bien plus grands ; mais nulle part je n'en ai rencontré ayant de plus harmonieuses retombées de palmes.

Sur une terre extraordinairement fertile, toutes plantes s'acclimatent avec facilité.

On se rend compte de la puissance créatrice d'un sol, qui n'est pas seulement volcanique.

Sous les pierres provenant des éruptions, des roches, beaucoup plus anciennes ; se superposent. Il apparaît bien vite, pour un géologue séjournant à Tenerife, ou ailleurs dans cet archipel, que ces îles ne sont pas constituées par de simples volcans émergés.

Il s'agit des restes d'un continent antérieur, qui reposent sur une puissante assise primaire.

Santa-Cruz est dominé par le volcan du Teyde dont le sommet couvert de neige éternelle atteint près de 4000 mètres de haut. Il présente, lorsqu'il est hors de la brume, un spectacle unique. Le Teyde part en effet, d'emblée du niveau de la mer, jaillit d'un trait jusqu'à sa pointe, et semble écraser son piedestal, l'île de Tenerife.

C'est au pied de la montagne, au bas d'une coulée de lave absolument noire, au-dessous d'une route, bordée par des maisons blanches, entourées de géraniums rouges et de figuiers de barbarie, que j'allais entrevoir un spectacle extraordinaire.

Là se trouve une caverne immense. On y descendit par une fissure profonde.

Une vision, digne de l'Enfer, hallucinante, s'offrit. Plus de trois cents momies se trouvaient alignées, Le sol apparaissait jonché de débris humains.

Les Egyptiens et les Incas n'étaient donc pas les seuls à connaître les secrets de l'embaumement.

Comme au bord du Nil, une vallée des Rois venait d'être découverte.

Les recherches atlantéennes s'orientaient dans une voie nouvelle avec les momies reposant sur cette terre au milieu de l'Atlantique.

La civilisation chère à Platon devait se cacher là, celle des Guanches qui vivaient à Tenerife bien avant la venue des Européens.

Ils menaient une existence paisible et fondaient leur valeur sur le travail, le courage et l'honneur.

Les femmes demeuraient leurs conseillères dans toutes les activités. Elles jouissaient d'une grande déférence : la loi de l'île interdisait aux hommes d'adresser en premier la parole aux femmes qu'ils rencontraient en un endroit désert.

Le peuple, musicien et poète, savait exprimer sa délicatesse de sentiments, ainsi qu'en témoigne cette poésie guanche, traduite par Bory de Saint-Vincent

Défiez-vous, jeunes filles, de ceux qui vous disent qu'ils aiment ; ceux qui aiment vraiment osent-ils le dire ? Nénédan a déclaré à Zorahaya : « Depuis longtemps, bergère, tu règnes dans mon coeur et je ne pourrais vivre si tu ne partages ma tendresse ». Il accompagnait ce discours d'un profond soupir et il étreint la main de la jeune fille. Pouvait-elle résister au plus beau des hommes ?

Insensée ! Elle a laissé cueillir du miel sur ses lèvres et son haleine s'est mêlée à celle du séducteur.

Mais Nénédan a passé au delà des montagnes ; il a quitté celle dont le coeur l'a suivi. Zorahaya, abandonnée, passera sa vie à gémir, elle ne goûtera plus les douceurs de l'amour, puisqu'elle n'a plus de coeur à donner ; elle pleurera jusqu'à ce que la mort lui rende la paix. Mais quand elle reposera entre les os de ses pères, Nénédan sera-t-il digne d'entrer dans le tombeau des siens ?

La grotte de Tenerife, où s'alignaient toutes ces momies, inaugura une série de découvertes qui commencent à révéler dans l'archipel des Canaries d'importants vestiges de l'histoire des Atlantes.

C'est de cette grotte qu'est sortie la Vierge noire -- Nuestra Señora de los Guanches -- qui devint la patronne de toutes les Canaries et dont voici la légende.

Un soir, un berger, poussant son troupeau de chèvres devant lui, déboucha sur le chemin menant à une plage.

Il aperçut, barrant la route, une femme, bizarrement vêtue, couverte d'un voile bleu, immobile.

Il ne pouvait, sans enfreindre la loi de l'île, adresser en premier la parole à cette dame solitaire.

Aussi, de la main, lui manifesta-t-il son désir de passer avec son troupeau.

Elle ne bougea point.

Il agita ses deux bras, en gestes de plus en plus violents.

Elle demeura impassible.

Alors il émit un sifflement strident suivant l'usage des anciens habitants des Canaries.

Elle ne s'en émut pas.
Un autre berger, avec son troupeau, arriva.
Les deux hommes, unissant leurs efforts, tentèrent en vain de faire comprendre à cette étrangère qu'ils voulaient passer.
Ils décidèrent, puisqu'elle continuait à obstruer le chemin, d'employer la force.
L'un, prenant une pierre, voulut la lui lancer.
Mais son bras retomba inerte.
L'autre saisit son poignard en obsidienne, se plaça devant elle, agrippa son poignet. Il pensait lui faire peur.
La femme, au visage noir, restait calme et le fixait de ses yeux brillants.
Il sentit fléchir son courage.
Se faisant violence, il tenta d'enfoncer son arme dans la peau fine de l'étrangère.
Alors la main du berger s'ensanglanta et la bouche de l'homme se crispa en un rictus de souffrance.
Effrayés, les deux Canariens partirent trouver leur roi, le *Menceye Acaymo*.
Le souverain décida aussitôt d'aller, avec sa suite, sur les lieux.
Il trouva l'étrangère à la même place.
Le vent du soir ne modifiait pas l'ordonnance de sa chevelure, ne soulevait pas ses voiles bleus. Auréolée de lumière, au détour du sentier elle semblait attendre le cortège royal.
Elle ne s'inclina point devant le monarque.
Il demeura stupéfait.
Cependant, il devait manifester son autorité.
Il ordonna de la saisir et de la mener devant lui.
L'angoisse étreignait les gens de sa suite : ils restaient immobiles.
Alors les deux bergers s'approchèrent d'elle.
Miracle : dès qu'ils l'eurent touchée, ils s'aperçurent, l'un que sa plaie s'arrêtait de saigner, l'autre qu'il retrouvait l'usage du bras qui était devenu inerte.
Ils proposèrent, tout joyeux, d'emmener chez eux cette femme extraordinaire et la soulevèrent pour la porter.
Mais Acaymo n'admettait pas qu'une étrangère, disposant de pouvoirs inconnus, s'en aille vivre chez de simples bergers. Il décida qu'elle logerait chez lui, dans une demeure digne de la recevoir.
Obéissant au roi, les deux Canariens la déposèrent et partirent avec leurs troupeaux, en adressant un signe d'adieu à cette créature divine.
Acaymo voulu la porter lui-même.
Mais à peine fit-il quelques pas. L'étrangère, en ses bras, devenait de plus en plus pesante ; il succombait sous son poids. Il dut rappeler les bergers.
Aussitôt que ses deux sujets l'eurent soulevée, elle redevint légère.

La femme miraculeuse fut alors transportée par tous dans une grotte voisine où elle reposa et fit comprendre les motifs de son attitude et de son silence.

Ainsi s'achève la légende de la Vierge noire des Canaries.

Plus tard, quand les conquérants espagnols s'établirent dans l'île, ils apprirent que les Guanches portaient un culte respectueux à une statue de femme au visage noir.

Ils recherchèrent la grotte qui abritait cette consolatrice de toute la population. Ils la découvrirent dans la caverne légendaire et ils la déclarèrent miraculeuse.

Sa statue s'élève maintenant au centre de la ville.

Chaque année, le 15 août, on reconstitue, en une cérémonie, sa découverte par les deux bergers et sa rencontre avec le roi Acaymo. Des milliers de paysans et de pêcheurs arrivent de toutes les îles, pour venir se prosterner à ses pieds.

Et la *Virgen Morena* -- la Vierge noire -- au visage figé de reine égyptienne -- est portée, au cours d'une procession solennelle, au milieu des fidèles, transfigurés par une exaltation mystique.

C'est un spectacle inoubliable que celui des pèlerins à genoux, approchant de la statue, les mains crispées sur les cierges apportés à ses pieds. Le cortège de cette foule, pauvrement vêtue, mais riche d'une foi ardente, est émouvant.

Dans une salle communiquant avec le sanctuaire apparaissent suspendus des objets offerts à la Vierge noire miraculeuse : une mantille de femme, des poupées de cire, un feutre d'homme, le ruban d'une casquette de marin, des bijoux d'argent, des maquettes de bateau.

Je songe surtout à deux béquilles minuscules, témoins sans doute de la joie d'une jeune créature pouvant à nouveau gambader par le monde.

Cette population, fidèle à son ancienne protectrice, comprend surtout des descendants d'Espagnols.

La courageuse et ancienne race des Guanches fut presque totalement anéantie. Ce peuple, fier de ses droits ancestraux, ne se résignait point à l'esclavage.

Malgré sa résistance surhumaine, les envahisseurs l'emportèrent.

Les Guanches périrent dans les combats ou en déportation. Les survivants encombraient les vainqueurs.

Aucun effort ne s'accomplit pour préserver cette antique race.

Et, sous le gouvernement du conquistador Alonso de Lugo, en quelques autodafés, on extermina les derniers insulaires.

A l'Académie d'histoire de Madrid existe le manuscrit écrit à l'époque par l'évêque Bartholomé de Las Casas ; il ne fut jamais intégralement édité.

Le prêtre y flétrit en ces termes les crimes des conquérants :

Ils portaient la guerre et l'esclavage, ceux qui professaient la loi du Christ. Etait-ce là marcher sur les traces de leur divin Maître ?

Eux qui se disaient attirés vers lui par l'amour, la bonté, la douceur et l'exemple de toutes les vertus, était-ce là faire aux autres le bien qu'ils auraient voulu pour eux ? Était-ce ainsi édifier le genre humain ?

Non, non, la paix en tous lieux et pour tous les hommes, la paix sans distinction de race, car il n'est qu'un seul Dieu, unique et bon pour tous les peuple(s). Indiens, Gentils, Grecs ou Barbares, c'est pour tous qu'Il s'est sacrifié.

Soyez-en certains, la conquête de ces îles, aussi bien que celle d'autres terres lointaines, fut une injustice. Vous vous assimiliez aux tyrans ; vous alliez envahir pour mettre tout à feu et à sang, pour faire des esclaves et avoir votre part de butin, pour ravir la vie et le patrimoine à ceux qui vivaient tranquilles, sans penser à vous nuire.

Et croyez-vous que Dieu ait établi des privilèges parmi les peuples, qu'il ait destiné à vous plutôt qu'aux autres tout ce que la prodigue nature nous accorde de bien ici-bas ?

Serait-il juste que tous les bienfaits du ciel, que tous les trésors de la Terre, ne fussent que pour vous ?

Non, toute conquête est un vol de biens d'autrui scellé par les armes du conquérant.

Ces Guanches; disparus, n'appartenaient nullement à la race noire. Leur peau était blanche ; beaucoup d'entre eux avaient des cheveux blonds.

Leur taille dépassait parfois deux mètres.

La théorie du règne des géants, à l'époque de l'Atlantide, prend alors plus de valeur.

Incontestablement, ces hommes étaient bien plus grands que les aventuriers français ou espagnols, qui vinrent pour la conquête des îles.

Ce peuple, de vie pastorale, organisé en corporations, menait une existence simple et vertueuse, au milieu d'une nature ensoleillée.

Une corporation spéciale fut celle des embaumeurs.

Comme les Egyptiens, les Guanches adoptèrent la coutume d'embaumer les morts. Ils considéraient que l'âme était fille du Soleil et qu'après la mort l'esprit continuait à vivre.

Ils usaient, comme en Egypte, de plusieurs sortes d'embaumement.

Un prince ne recevait pas les mêmes soins funéraires qu'un simple pêcheur.

Mais, comme au bord du Nil, les ensevelisseurs s'efforçaient de mettre les morts à l'abri des profanations possibles et de préserver à jamais de la destruction les restes humains.

Après une préparation minutieuse, après une exposition sous un soleil ardent qui accomplissait son oeuvre en quinze jours, la momie séchée devenait odorante grâce à des plantes et à des parfums dont ils avaient le secret.

Des peaux de chèvre, assemblées, unies, cousues, servaient à envelopper la momie. Les embaumeurs, ensuite, la plaçaient dans une

grotte. Et, dans les îles où il n'y avait pas de grotte, on logeait la momie sous une pyramide, comme au bord du Nil.

Ce rapprochement entre l'Egypte et les îles Canaries paraît peut-être audacieux.

Il s'agit de peuples bien différents, fort éloignés, chez qui pourtant nous retrouvons certaines pareilles coutumes essentielles.

Entrèrent-ils en contact l'un avec l'autre il y a plus de neuf mille ans, avant la disparition de l'Atlantide ?

Si l'on étudie de près ces anciens Guanches, possédant une série de dialectes de même origine, on ne se trouve pas en présence d'une population primitive, en train de progresser, mais d'une civilisation très avancée.

Ce peuple, d'origine antique, descendait sans doute, des Atlantes.

Que reste-t-il de leur passé ? Des îles volcaniques singulières.

J'ai parcouru la région des volcans en constatant qu'ils reposent sur une assise de granit simplement crevassée.

Ne devons-nous pas nous demander si Madère, au nord, puis les Canaries, au sud des îles du cap Vert, enfin plus loin les Açores, forment un archipel ? Ne s'agit-il pas des ultimes sommets épars du continent englouti de l'Atlantide ?

Si le royaume cher à Platon exista, c'est aux Canaries qu'il nous faut rechercher ses plus probables vestiges.

Jules Verne, avec sa prescience de l'avenir, comme sa compréhension des siècles passés, avait imaginé; dans *Vingt mille lieues sous les mers* la découverte, par deux scaphandriers non loin des Canaries, de l'Atlantide et il a écrit :

L'Atlantide... je l'avais là, sous les yeux, encore les irrécusables témoignages de la catastrophe, C'est donc dans cette région engloutie qui existait en dehors de l'Europe, de l'Asie, de la Libye, au delà des colonnes d'Hercule, où vivait ce peuple puissant des Atlantes, contre lequel se firent les premières guerres de l'ancienne Grèce.

Ainsi Jules Verne, après avoir lu Platon, situait dans la région des Canaries les vestiges de l'Atlantide.

Déplorons qu'en ces îles fortunées la barbarie des conquérants ait anéanti l'antique race des Guanches.

Il nous reste leur Vierge noire.

Venue du fond de la Terre, issue de la grotte souterraine, elle demeure la divinité tutélaire, protectrice et féconde et la représentation de la Femme éternelle.

Nous, pouvons méditer sur la valeur symbolique de la Vierge noire vers laquelle s'élèvent encore maintenant les prières de tout un peuple.

Henry BAC.

Origine des Vierges noires

Les Vierges Noires ont soulevé bien des discussions et leurs origines ont donné cours à de nombreuses controverses. De tout cela il est tout de même sorti une idée plus claire concernant ce sujet qui, jusque-là, était considéré comme mystérieux.

Comme toujours le subtil Paul Le Cour avait pressenti ce qu'étaient les Vierges noires.

D'autre part, deux ouvrages sérieux et très documentés ont été écrits il y a une quinzaine d'années sur les Vierges noires. Ce sont : *Etude sur l'origine des Vierges noires*, de Marie Durand-Lefèvre et *Nos Vierges noires*, de Saillens. Tout en étant d'esprit différent, l'un et l'autre arrivent aux mêmes conclusions.

D'où viennent les Vierges noires ? que signifie leur couleur *noire*. Pourquoi certaines ont-elles des visages de pierre noire ou sont taillées dans des bois noirs ? Sont-elles païennes ou chrétiennes ? Autant de questions, autant de mystères que nous allons essayer d'éclaircir en reproduisant dans un ordre chronologique et raisonné tout ce qui a été dit sur le sujet, ce qui existe encore, ce qui est sûr et quelles conclusions logiques nous pouvons en tirer.

*

* *

Il est évident que le culte de la Mère, car nos Vierges noires sont avant tout des mères, a existé à toutes les époques.

Nous trouvons dans le sol de la Préhistoire des mères taillées grossièrement dans la pierre. Elles représentent toutes des femmes nues aux proportions énormes, avec des seins démesurés et un état de grossesse avancée. Glotz disait que « leur modèle indique avec une puissance qui va jusqu'à l'horrible la divinisation de la maternité ». Beaucoup ont été trouvées en France. La Vénus de Laussel reste le type classique le plus représentatif.

Déeses de la terre et de la source elles sont également déesses de la fécondité et des morts.

L'Isis égyptienne est *noire*. Elle symbolise également la Mère. On la trouve parfois chez nous mais beaucoup plus rarement que Cybèle, Déméter, Artémis ou Athéna qui sont venues par un autre canal. Nous sommes sûrs de l'existence passée d'une Isis à Saint-Germain-des-Prés, à Paris et à Notre-Dame du Puy, en Velay.

La civilisation crétoise date de plusieurs millénaires. Elle est pour beaucoup à l'origine de la civilisation grecque. Pour la première fois à Cnossos la déesse-mère porte l'enfant sur le bras.

En Irlande (la terre des saints) on trouve DANNA ou ANNA, la Mère des dieux dont un exemplaire en pierre *noire* existe à Montluçon. En Bretagne, sept ossuaires lui sont dédiés et le monde des âmes est nommé l'Anaon. Le ruisseau qui passe à Montluçon, dans le quartier du Diénat, celui de la déesse Danna, se nomme l'Amaron.

Le folklore du Leicester signale une déesse *noire* « Black Annis » qui habite une caverne.

Les Druides, dont l'origine est certainement aussi ancienne que celle des Crétois dont ils diffusèrent exactement les mêmes symboles, preuve d'une origine commune, adoraient déjà, bien avant le monde grec, la *Virgo pariturae*, la Vierge qui devait enfanter. Cette Vierge *noire* était dans une grotte, au pays des Carnutes. C'est sur cette grotte, où se trouve également le puits, qu'a été construite la cathédrale de Chartres.

Nous retrouvons la *Virgo Pariturae* à Auxerre, Longpont, Chalons-sur-Marne, Nogent-sur-Coucy, Moutier-en-Puysaye, sur l'emplacement de l'église Saint-Etienne à Périgueux, etc...

*

* *

Nous arrivons au monde grec où le culte des déesses noires avec *Cybèle*, *Déméter*, *Artémis* et *Athéna* prend une importance considérable.

Pour mieux comprendre leurs rôles et leurs origines, il est nécessaire de dresser un rapide tableau de leurs attributions et de leurs parentés.

La terre, dans les temps très anciens, d'après la vieille *Théogonie* d'Hésiode, n'était pas encore peuplée.

Celui-ci nous signale une divinité chthonienne, la *Tellus Mater*, qui est la mère de tout ce qui vit. Ce serait elle qui aurait engendré les premiers dieux : *Ouranos* le Ciel et *Géa* la Terre. Elle se manifestait surtout par le jaillissement des sources.

Ouranos et Géa eurent de nombreux enfants qui peuplèrent la terre. Ce sont les Cyclopes dévorés par leur père et les Titans. Après bien des déboires un des Titans, *Kronos*, le Temps, se débarrasse de son père *Ouranos* dont il devient le successeur.

Kronos épouse *Rhéa* (Cybèle) qui est surnommée dans ses très nombreux sanctuaires la Grande Déesse, la Grand-Mère et la Mère des dieux.

Son culte était fort ancien à Pessinonte en Phrygie. Elle est représentée par une pierre *noire* tombée du ciel qui était probablement un aérolithe.

A ses côtés on trouve un jeune dieu égyptien, abandonné des siens, appelé Attis.

PLANCHE I.



Triple enceinte et bétyle de Toulz-Sainte-Croix (Creuse).



*Fontaine de Toulz-Sainte-Croix
surmontée d'un bétyle pyramidal.*



*Bourges. Palais de Jacques Cœur,
Tympan de la porte intérieure de la chapelle,
La Matière Première et l'Annonciation.*

Ce dieu égyptien paraît nous donner une indication sur l'origine des Mystères d'Eleusis. Ceux-ci semblent avoir été introduits en Grèce par l'Égypte et l'île de Samothrace.

Cybèle personnifie les forces naturelles, elle est déesse de la terre et des animaux. Son culte est immense. Ses sanctuaires s'appellent *Metroon*.

Après consultation des livres sybillins les Romains obtiennent des habitants de Pessinonte la cession de la pierre noire représentant la déesse. Le culte de *Cybèle* est donc introduit en grande pompe à Rome en 204 avant Jésus-Christ. On construit pour elle un *Metroon* sur le mont Palatin. C'est sur celui-ci que fut édifié plus tard le Vatican. L'empereur Julien l'appelait la Vierge Mère. Elle était particulièrement vénérée à Lyon qui possède une Vierge noire.

A peu près toutes les églises dédiées à Marie ont été construites sur d'anciens *Metroons*. En général leurs chapelles absidiales sont au nombre de cinq, nombre de la vie créatrice.

*

* *

De l'union de *Kronos* et de *Rhéa-Cybèle* naquirent, entre autres, *Déméter*, *Poséidon*, *Zeus* et *Hadès*.

Zeus lutte contre son père *Kronos* pour s'emparer de l'empire céleste.

Il a de nombreuses unions, en particulier avec *Déméter* sa soeur, qui lui donne *Perséphone*. Par la suite il se marie avec *Léto*, une des multiples *Océanides*, dont il a *Apollon* et *Artémis*.

Zeus organise le monde, distribue les pouvoirs terrestres à ses frères *Poséidon* et *Hadès* ; Au premier il donne l'empire des eaux, au second les espaces souterrains de la terre et des enfants. Il se réserve l'atmosphère.

Déméter hérite de la terre. Comme *Cybèle*, elle est adorée sous une forme *noire*. Elle apporte le blé aux hommes, préside aux moissons et contribue à la prospérité terrestre, aidée par sa fille *Perséphone*. Elles sont inséparables et on les nomme les « deux déesses ». La grue qui annonce le Printemps est la messagère de *Déméter*. Cet oiseau fait également partie du symbolisme celte.

Le culte du grain de blé est à la base des très anciens Mystères d'Eleusis. Sa disparition dans la terre où il passe l'hiver rappelle celle de l'âme dans la mort. Sa résurrection dans l'épi de blé à la moisson d'été rappelle aussi celle de l'âme dans une vie nouvelle. Ces mystères sont frères de ceux du druidisme et de l'orphisme.

A ceux-ci vient s'ajouter l'apparition d'une déesse égyptienne qui ne saurait être qu'*Isis*. Autre confirmation de l'origine égyptienne de la divinisation du grain de blé et des mystères de la vie et de la mort étroitement et éternellement mêlées l'une à l'autre.

Pausanias nous signale que le culte de Déméter, qui était immense, se pratiquait en Arcadie sous le nom de *Déméter Mélaina*, la Déméter noire. Cette grotte est aujourd'hui dédiée à la *Panagia* (la Vierge).

*
* *

Nous savons qu'Artemis est la fille de Zeus. Elle est chargée de remplacer Sélénée et de porter le flambeau des nuits, tandis que son frère Apollon remplace Hélios dans la direction du soleil.

Primitivement, l'Artémis était formée d'une pierre *noire* tombée du ciel. Trouvée par les Amazones, cette pierre est installée dans un temple construit pour elle. Elle symbolise au départ une divinité de la nature appelée *Ops*. Ce nom est encore celui d'un village situé au pied du plateau de Gergovie en Auvergne. Par la suite, un xoanon la représente. Il est vénéré par les colons d'Attique. Huit siècles avant notre ère ce xoanon est logé dans un temple magnifique à Ephèse, une des sept merveilles du monde. Il porte le nom d'Artémis. L'Ops de pierre est devenu la nourrice d'Artémis. Une copie de bois de ce xoanon est introduite dans le delta du Rhône six siècles avant Jésus-Christ.

*
* *

Zeus a souvent des désaccords avec sa dernière femme Héra. Aussi, met-il au monde, sans l'avertir, une fille appelée *Athéna*. Elle lui appartient seule. Il la préfère à tous ses nombreux enfants. Sortie de son cerveau armée et casquée à la suite d'un coup de double hache symbolique donné par un de ses fils *Héphaistos* (Vulcain), elle reçoit la Sagesse comme cadeau. Elle est en même temps déesse des Arts et de la Philosophie.



La naissance d'Athéna. (vase grec).

C'est une des plus anciennes déesses adorée par les hommes qui la reconnaissent dans des pierres *noires* tombées du ciel. Ces pierres appelées Palladium, du nom de *Pallas* donné également à Athéna, étaient fort nombreuses dans la Grèce antique. Les cités les conservent et les vénèrent dans leurs Acropoles comme gage de la protection divine. Homère dit que les matrones apaisent la déesse non seulement par la prière, mais en déposant sur ses genoux un péplos brodé. Elle donne la fécondité à la terre et la réflexion aux hommes.

Son symbole est la chouette, oiseau plein de clairvoyance, car il voit clair dans la nuit, possédant ainsi la Sagesse et la Connaissance.

Pausanias l'appelle « La Vierge par excellence ». Elle est accompagnée du serpent (la lumière créatrice) et porte l'égide, la peau de la chèvre Amalthée qui avait nourri son père et lui servait de protection divine.

A l'origine, ces déesses sont toutes formées de pierres noires tombées du ciel appelées par la suite bétyles. Les bétyles deviennent des pierres sacrées, considérées comme la demeure d'un dieu, ou le dieu lui-même. Devant la multiplicité des temples consacrés à ces déesses noires, le bétyle originel est remplacé par le xoanon de pierre ou de bois, certains simples et rustres, d'autres habillés de vêtements richement ornés. Ces xoanons de couleurs, reproduits en de nombreux exemplaires, réunissent également toutes les dévotions, car ils sont l'image et la représentation de la pierre noire primitive. Ils passent pour détenir toute la puissance miraculeuse de l'image ancienne et se diffusent dans les sanctuaires les plus réputés.

*

* *

Ces déesses pénètrent sur notre sol par la Méditerranée et Marseille.

Pendant des siècles, avant Jésus-Christ, les caravanes grecques circulent à travers la Provence et le Massif central, remontant plus au Nord à la recherche de l'étain. On retrouve sur leurs traces de nombreuses pièces de monnaies grecques et les Cybèles, Déméter, Artémis et Athéna peuplent encore leurs passages nous rappelant la réalité des trafics anciens.

Leurs cultes s'installent tout doucement dans la France de langue d'Oc, rencontrant déjà la *Virgo Pariturae* du monde celte qui voisine avec l'Isis égyptienne. Elles sont plus rares dans la région de langue d'Oil, au-delà de la Loire.

D'autre part, les traditions religieuses du monde méditerranéen, renfermant la pensée du monde égyptien, celte et grec, se sont christianisées et forment avec le christianisme naissant une sorte de syncrétisme religieux et philosophique appelé *Gnose*. Celle-ci est enseignée dans les écoles d'Athènes et d'Alexandrie. Cependant, au milieu de cette ébullition des esprits, le christianisme lutte péniblement.

Constantin, empereur romain du début du quatrième siècle, le sauve

en le décrétant religion d'Etat. Malgré tout, il existe encore une école gnostique à Toulouse au VI^e siècle.

Ne pouvant détruire facilement le culte des déesses-mères, on avait déjà décrété en 431 à Ephèse, sur le lieu où Artémis avait eu le plus beau temple du monde, que la Vierge serait officiellement la mère du Christ. C'est alors plus facile d'adopter les déesses-mères, Mères des dieux, en les reconnaissant comme la Mère de Dieu.

L'Ancien Testament défendant le culte des « images taillées » la sculpture est interdite. Mais malgré cette lutte sourde et les invasions multiples des Ve et VI^e siècles, beaucoup de ces statuettes sont vénérées en cachette. Charlemagne est obligé de promulguer des Capitulaires pour essayer de détruire le culte des arbres, des pierres, et des statues païennes.

Ces mesures sévères n'empêchent pas le peuple de réclamer le retour des statues anciennes. Il ne sait pas prier ni adorer en esprit. Il lui faut une divinité représentée par une forme matérielle. En 835, un concile tenu à Paris par Louis le Pieux blâme le Pape de cet ostracisme. Un peu plus tard, le Pape Adrien autorise le retour des *images* chrétiennes auxquelles se mêlent sans doute de nombreuses *images* païennes.

Après l'éclaircie carolingienne, l'anarchie règne partout avec de nouvelles invasions barbares. La civilisation est sauvée par la création de la féodalité et par les moines dans les couvents. L'ordre se rétablit, une hiérarchie gouverne et se fait obéir. La paroisse se groupe autour du château et du clocher de l'église nouvelle, construite en pierre et dans un style appelé Roman. Le christianisme s'affirme et s'organise.

*
* *

C'est alors que réapparaissent nos statues noires. On les découvre dans le sol, près des sources, dans les grottes, dans les arbres, dans les nécropoles, aux carrefours, aux frontières, dans les villes fortifiées, partout enfouies sur les lieux de leurs anciens cultes.

Le dôme de la grotte représente le ciel, le sol circulaire, la terre. La Déesse Terre est au centre. Aussi, à Toulon-sur-Allier, la Vierge noire est-elle nommée Notre-Dame de la Ronde ou de la Rotonde.

C'est une église ronde qui entoure le Saint-Sépulcre à Jérusalem dont on trouve une copie à Neuvy-Saint-Sépulcre dans l'Indre.

Souvent, le puits se trouve dans la crypte ; c'est le cas à Notre-Dame de Chartres, à Notre-Dame du Port à Clermont-Ferrand, à Notre-Dame d'Orcival en Auvergne, etc.

La Vierge noire de Sarrance est découverte dans le gave par un taureau, Notre-Dame de la Daurade à Toulouse auprès d'un lac, la Vierge noire d'Odeillo auprès des sources locales. A Lourdes, près de la grotte, se trouve la source miraculeuse.

Quelquefois, les Vierges noires apparaissent dans les arbres. Adonis n'est-il pas né du tronc d'un arbre représentant sa mère, l'impudique Myrrha ? Cybèle, en Crète, est à côté de l'arbre d'Attis. L'église de Longpont, présente une fresque où la Vierge loge dans un arbre. Dans le bois de Meudon, la Vierge est accrochée dans les branches d'un chêne, a proximité d'un menhir. Notre-Dame de Banelle, dans l'Allier, est dans le tronc d'un chêne, etc...

Depuis toujours, l'arbre est le symbole de la connaissance. Par ses racines qui plongent dans le sol et ses branches qui s'épanouissent dans le ciel il est la liaison entre ces deux éléments.

Parfois nos Vierges noires sont les gardiennes des tombeaux, comme la Vierge d'Arles qui provenait des Alyscamps, le plus grand cimetière gaulois. Elle faisait pleuvoir et tous les ans son pèlerinage attirait les foules. Notre-Dame de Confession à Marseille protège un cimetière de l'ancienne cité. Celle du mont Saint-Michel est installée sur le mont Tombe. Notre-Dame-du-Marthuret à Riom provient d'un cimetière (martyretum). Cela a donné Marturet, Martres (Martres-de-Veyres en Auvergne).

A la Renaissance de la statuaire, à partir des IXe et Xe siècles, les Vierges noires s'installent ouvertement, telles, celle de Montpellier, la Vierge d'Or de Clermont-Ferrand, et celle de Montserrat. La Sainte-Anne de Champagnac est un don de Clovis, etc...

Il est difficile de savoir celles qui sont païennes ou chrétiennes. Il faut bien admettre qu'elles ont eu des « devancières » qui portaient la couleur noire et qu'une Vierge noire ancienne et vétuste a été remplacée par une autre, semblable. Il faut reconnaître que certaines ont été gauloises, égyptiennes, grecques, romaines et orientales.

Elles étaient fort nombreuses et Marie Durand-Lefèvre en identifie deux cent soixante-douze. Il en existe encore quelques-unes en pierre noire.

Beaucoup sont des solitaires, des Vierges sans enfant. Nombreuses ont été ignorées par l'Eglise. D'autres ont représenté des saints. Certaines sont dotées d'un enfant Jésus que l'on a rajouté (Espalion, Vichy, Pignat, Tursac, etc...). Parfois elles sont apportées des Croisades. Celles qui paraissent être chrétiennes avec plus de certitude sont les Vierges assises. Elles sont dans le style officiel adopté pour leur représentation. Leur siège est roman et l'enfant Jésus assis sur leurs genoux n'est pas rapporté. C'est le cas de nombreuses Vierges d'Auvergne comme à Saint-Nectaire, Orcival, etc... bien que la légende considère cette dernière comme sculptée par saint Luc.

Quelques-unes sont marouflées, recouvertes de bandelettes collées et peintes, ou de plaques de métal en or ou en argent. Il en est ainsi à Conques, Saint-Nectaire, Orcival, etc... Elles sont alors protégées contre les attouchements et les baisers des pèlerins qui étaient si nombreux qu'ils finissaient à la longue par les user profondément.

*

* *

Mais pourquoi la pierre *noire* et la couleur *noire* ont-elles toujours suscité plus d'attachement, plus de piété des foules, plus de vertus envers ces déesses noires. Essayons de comprendre en recherchant les raisons anciennes de cette vénération particulière.

La pierre est un aggloméré de minéraux ou oxydes qui émet des radiations particulières suivant la variété et la quantité des différents éléments qui la compose. Il y a de très nombreuses espèces de pierres. Celles de couleur ont servi de talisman et on leur attribue un certain nombre de vertus mystérieuses. L'Apocalypse en donne la liste (XXI, 19-20-21).

La pierre possède donc certaines qualités de rayonnement. Dans la préhistoire, la hache de silex protège et fournit l'étincelle et le feu.

On connaît l'importance donnée à la pierre par la civilisation des mégalithes ou civilisation des Druides et des derniers Atlantes,

Le temple solaire des Druides à Stonehenge, en Angleterre, est construit avec des pierres provenant d'Irlande. La Vierge noire de Serrance est faite d'une pierre inconnue dans les Pyrénées. Saillens nous apprend, que d'après Huysmans, « le quartier de roc qui se carre encore » derrière la statue de la Vierge à Lourdes a un grain spécial et « qu'il faudrait se rendre en Mongolie pour en trouver un pareil ».

Isis portait deux pierres *noires* dans sa coiffure (pierres de foudres). La Danna de Montluçon est taillée dans une pierre *noire*. Celle de l'omphalos de Delphes est *noire*. En Chaldée, les planètes sont représentées par les sept pierres *noires* d'Orchée.

Après le déluge, Deucalion, fils de Prométhée, et sa femme Pyrrha jettent des pierres par-dessus leurs épaules pour recréer l'humanité.

De nos jours, il existe toujours des pierres sacrées à qui l'on vient demander la guérison, comme les pierres des fièvres à Rocamadour ou la pierre de la fécondité de saint Greluchon à Ferrières.

On trouve encore de nombreuses pierres aux fées possédant des qualités miraculeuses.

De tout temps les pierres ont été l'objet d'un culte spécial. Jacob en s'endormant la tête appuyée sur une pierre *noire* fait un rêve divin, il appelle alors cette pierre noire bétel, la demeure de Dieu, car elle l'avait mise en communication avec celui-ci. Par la suite, cette pierre noire appelée bétyle, pierre divine et sacrée, aurait été apportée en Irlande, dit la légende, par les dix tribus juives vaincues à Samarie en 722 avant notre ère par les Assyriens. Elle prend le nom de *Lia Fail* ou « pierre de la destinée ». Actuellement elle se trouve, après bien des péripéties, à l'abbaye de Wesminster, enchâssée dans le trône servant au couronnement.

La pierre de la Kaaba à La Mecque est également une pierre *noire*. Une autre pierre *noire*, symbole du soleil est apportée d'Emèse, en Syrie, à Rome, par Héliogabale. Le tombeau de Romulus est recouvert d'une pierre *noire*. Toujours à Rome, une autre pierre *noire* était déposée près de la porte Capène ; on la promenait pour faire pleuvoir.

On déposait autrefois avec la main une petite pierre sur les tombes en hommage aux morts. L'ensemble de ces pierres s'appelle *hermai* ou *chiron*. Ces noms se retrouvent encore dans la Creuse et dans l'île de Noirmoutiers.

Or, *hermai* est l'assemblage de Hermès et de Maïa. Mais Maïa est la mère d'Hermès, elle-même fille d'Atlas, et le centaure Chiron est le précepteur d'Hermès

On retrouve là cette filiation atlantéenne et l'enchaînement familial de tous ces dieux qui nous enseignent une tradition commune paraissant venir de l'Ouest. Car les Grecs ignoraient l'origine de leur mythologie qui reste un mystère. Elle a cependant une certaine ressemblance et des affinités avec celle d'Irlande, notamment le culte des Cabires dont on retrouve les traces dans les deux pays. Des deux côtés l'histoire est présentée sous forme de mythes.

On peut supposer avec quelques raisons valables, difficiles à prouver, mais pouvant être pressenties, que certaines traditions hyperboréennes auraient été recueillies et rapportées par Orphée qui accompagnait Jason dans l'expédition des Argonautes. Il aurait ainsi ramené de d'Hyperborée (l'Irlande, l'ancienne Ibérie et terre atlantéenne) ces très anciens enseignements qui font le charme de la culture et de la sagesse grecque. Il y avait à Délos des Vierges hyperboréennes gardiennes du feu sacré.

Aussi loin que l'on puisse remonter, on constate que toutes les conceptions religieuses attribuent à la pierre un caractère sacré, surtout quand celles-ci tombent du ciel et sont de couleur *noire*. Considérées comme Dieu ou son émanation, elles sont l'objet de craintes et de grandes vénération.

C'est pourquoi sans doute on porte aux déesses *noires* une si grande adoration. Leurs xoanons fait de bois *noirs* ou teints *en noir* comme il arrive parfois, gardent les mêmes vertus puisqu'ils en sont les expressions renouvelées. Ils s'infiltrèrent en grand nombre sur notre sol gaulois.

Saint Jean, dans son Apocalypse (IV, 2-3) parlant du trône de la majesté divine s'exprime ainsi : « Aussitôt je fus ravi en esprit. Et voici, il y avait un trône dans le ciel et quelqu'un était assis sur ce trône. Celui qui était assis avait l'aspect d'une pierre de jaspé et de sardoine ; et le trône était environné d'un arc en ciel semblable à de l'émeraude. »

De nos jours on pose encore avec grande cérémonie la première pierre pour la construction d'un édifice.

Les chrétiens ont essayé d'expliquer la couleur noire de certaines Vierges de nos sanctuaires. Une interprétation du Cantique des Cantiques parlant de la Vierge de saint Luc est sans valeur.

Nous sommes obligés de reconnaître que no Vierges noires chrétiennes ont succédé pour la plupart à des déesses noires païennes ou que nombre de celles-ci ont été christianisées.

Certaines, d'origine chrétienne évidente, ont été peintes et ne sont noires que de visage. L'intervention des croyants dans leur fabrication est donc probable. Ils imposent leur foi dans la couleur *noire* pour la confection de leur nouvelle idole. Nous voyons, pour confirmer cette thèse des Vierges de marbre blanc comme à Modane ou en albâtre comme à Arcachon qui ont été peintes en noir.

D'autres, marouflées et peintes, deviennent noires avec le temps, par la combinaison du carbonate de plomb contenu dans la peinture avec l'acide sulfhydrique de l'air. Cela donne du sulfure de plomb qui est noir. C'est le cas de la Vierge de Montserrat.

L'habitude d'habiller les Vierges noires et la tradition antique du peplos s'est continuée dans le christianisme. Toutes nos Vierges noires sont ornées de riches vêtements dans leurs sanctuaires ou dans les processions.

*

* *

En Grèce et en Italie, les bétyles ou leurs xoanons de pierre sont parfois de formes coniques ou équarris en pyramides. Ils symbolisent les divinités mâles et femelles, dieux et déesses des sources et de la fécondité. Ces divinités ont une importance toute particulière dans le culte de Cybèle-Déméter auxquelles elles participent.

Cette coutume de vénérer les bétyles ou xoanons sous différentes formes subsista longtemps parmi les païens convertis.

Certaines formes primitives de bétyles existent toujours. On les trouve dans les régions un peu isolées du monde. M. Guy, président de la Fédération des antiquaires du Centre et des amis de Montluçon, nous a communiqué deux photos d'objets semblables qui existent encore au sommet de la vieille cité gauloise de Toulx-Sainte-Croix dans la Creuse (*Planche 1*).

L'un de ces objets représente un bétyle cône, placé devant la reproduction de la triple enceinte gravée sur une pierre enchâssée dans une muraille. Ce bétyle primitif n'est sans doute pas là par hasard. Il protège cette représentation graphique qui fait partie de la plus ancienne tradition primitive.

Toujours dans le bourg de Toulx-Sainte-Croix se trouve une fontaine recouverte par une niche en pierre. Son linteau est chargé d'une pierre grossièrement taillée en forme de pyramide. On trouve encore dans nos régions, d'anciennes constructions de pierres dont le linteau placé au-dessus de la porte d'entrée est surmonté de deux pierres non taillées formant pyramide et englobées dans l'ensemble de la muraille de façade. Sans doute signe protecteur et bénéfique, souvenir peut-être inconnu des maçons eux-mêmes qui le reproduisent par tradition.

Ces exemples ne sont pas uniques et les dieux bornes en pierres de forme différentes défendent encore jalousement dans nos campagnes les limites des propriétés.

Ces pierres différentes, attachées à la terre et à la source dépendent de Poséidon et de Déméter. Plus tard, dans certaines fontaines, une cavité creusée à l'intérieur de la niche, dans le rocher au-dessus de la source, abrite une statue de la Vierge. C'était le cas à Villebret dans l'Allier.

Un autre exemple de la persistance de la tradition des déesses païennes dans le christianisme est l'édification de la basilique de Sainte-Sophie à Constantinople par l'empereur Justinien au début du VI^e siècle.

Cette église n'est pas dédiée à sainte Sophie, martyre du II^e siècle, mais à la « Sagesse éternelle », à la *Sophia* grecque. Mais Sophia c'est *Athéna* la Sagesse, avec son symbole la chouette, l'oiseau qui voit dans les ténèbres et possède ainsi sagesse et connaissance. Cette sagesse et cette connaissance peuvent être appliquées à la Vierge Marie dont *Athéna* est une des préfigurations.

Il est curieux de retrouver la chouette dans la pierre de nos églises romanes qui rappellent par tant de côtés la Tradition primitive. Nous l'avons relevée à Chambon-sur-Wouëze, Creuse, sur un des piliers à droite de l'entrée et sur la colonne gauche de la porte latérale de l'église de Villebret. L'une et l'autre présentent une usure assez avancée. Mais elle est rayonnante sur un des chapiteaux de l'église de Saulieu en Morvan.

*

* *

Au XII^e siècle, c'est saint Bernard qui établit le culte de Marie en l'installant avec autorité comme Mère du Christ.

Elle est alors représentée en majesté, assise avec son fils sur les genoux.

La Piéta n'apparaît qu'au XIV^e siècle. Au XV^e siècle c'est l'explosion des Vierges debout, portant le Christ sur le bras et représentant dans leurs formes les plus belles expressions de l'art français.

Le culte de la Vierge ne fait que grandir. En 1854 le dogme de la Conception Immaculée de la Vierge, c'est-à-dire non souillée du péché originel, est proclamé avec éclat.

En 1950, c'est la création du dogme de l'Assomption de Marie qui la fait monter corps et âme au ciel. C'est la consécration totale et définitive. Elle est la Reine du Ciel et de la Terre.

*

* *

En conclusion il est difficile de ne pas reconnaître que nos Vierges noires ont succédé en partie aux anciennes divinités païennes très anciennement et profondément attachées et vénérées sur notre sol. On ne peut nier les rapports entre les unes et les autres. Dans l'ensemble elles ont été adorées dans des grottes et plusieurs portent

encore le nom de Notre-Dame-sous-Terre (Saint-Quentin dans la Creuse).

Qu'elles aient symbolisé la Terre-Mère, la Déesse-Mère des hommes ou des dieux, leur nature, à l'origine faite de pierres, *noires* tombées du ciel, donc émanant de Dieu, leur donnait une essence divine. Elles venaient de Dieu, elles étaient Dieu,

Ce qu'il y a de sûr, c'est que tout au long des siècles on les a certainement toujours priées et implorées pour les mêmes causes et les mêmes besoins.

Les nombreux miracles qui leur sont attribués renforcèrent ce culte traditionnel et fervent que les hommes leur consacrèrent.

Elles représentaient pour tous la mère nourricière, protectrice et divine. La prière des foules faisait d'elles le lieu géométrique d'une foi rayonnante et profonde. C'était un acte d'amour et d'adoration convergeant vers celles qui leur avaient, donné la vie.

Le Christianisme n'a pas heurté ces anciennes croyances respectables en soi. Il les a assimilées puis façonnées à son image.

L'Office de la Sainte-Vierge reconnaît qu'elle a existé de tout temps : « Dès le commencement et avant tous les siècles j'ai été et ne cesserai d'exister. »

Paroles sages et véridiques représentant la synthèse de toutes les pensées communes de l'humanité croyante. Pensées groupées, rassemblées, divinisées autour de l'image de la Mère de tous les temps et de tous les hommes, en toute éternité.

Marcel MOREAU.



Les Vierges noires et les Déesses préchrétiennes

Le problème des Vierges noires est un des plus curieux qui puissent se poser, et il intrigue toujours ceux qui s'intéressent à l'histoire du christianisme. C'est également l'un de ces problèmes qu'il est impossible de traiter par des affirmations trop précises.

Il est remarquable que le nombre des madones noires soit bien plus élevé qu'on le suppose communément. Dans la première moitié du XVI^e siècle la France possédait environ deux cent dix Vierges noires, étant entendu que parmi ces oeuvres figuraient celles qui étaient sculptées dans des matières déjà foncées par elles-mêmes, certains bois notamment.

Mais d'autres images étaient incontestablement noircies volontairement.

En règle générale il s'agit d'oeuvres de taille modeste ; on en connaît dont le visage est gris ou brun, tandis que les mains et l'enfant Jésus qu'elles soutiennent restent de teintes plus pâles.

Au moment des guerres de religions, puis lors de la Révolution française, nombre de ces statuettes furent détruites.

Quelques-unes furent ensuite repeintes avec des couleurs claires, de celles qui restaient, ou encore acquises par des musées.

Autant que l'on puisse faire des recensements à cet égard, il semble qu'une cinquantaine de Vierges noires aient été enlevées des églises de notre pays depuis trois ou quatre siècles.

La France n'a pas le monopole de ces Vierges bizarres, mais elle paraît rester de loin en tête des nations qui possèdent des statues de ce type.

On en trouve néanmoins dans toute l'Europe, de la Baltique à la Méditerranée.

Il existe en Espagne une vingtaine de sanctuaires qui possèdent (ou ont possédé) des Vierges noires, et l'Italie et la Sicile en totalisent une douzaine (1).

1. *Note de l'auteur.* Au mois de septembre 1960 j'ai eu l'occasion de voir dans une vieille église de Naples, située près du port, une curieuse madone en métal doré. Il s'agit d'une image ayant quelque ressemblance avec une icône : cette madone a le visage noir. Cette oeuvre est située directement sur une paroi dominant l'autel, dans l'axe prolongé de la grande nef, et elle est fortement éclairée. L'effet est particulièrement étrange.

Enfin à Alger même, dans une des principales églises, se trouve une Vierge noire de grande taille : Notre-Dame d'Afrique.

La légende raconte qu'elle fut trouvée sur une embarcation, et amenée ainsi mystérieusement jusqu'au rivage. Il s'agit d'une oeuvre et d'un mythe de type moderne, et le symbolisme en est simple, car il paraît s'appliquer à l'ensemble du continent africain.

Les contestations commencent entre les spécialistes quand il s'agit de déterminer l'ancienneté de ces diverses statues en général.

Notre époque elle-même a parfois repris leur culte, et l'on m'a cité le cas d'une paroisse de la Marne qui se fabriqua une Vierge noire peu d'années avant la deuxième guerre mondiale.

Il semble sans intérêt de parler des images foncées relativement récentes. D'après les historiens de l'art les premières Vierges noires dont on note la création précise remontent au dixième siècle, mais il est certain que bien d'autres statues ont été réalisées à des dates plus lointaines qu'il est impossible de fixer.

La Vierge noire de la cathédrale de Clermont, faite de bois et d'or, date de 975 environ. Au Puy, la vieille et célèbre Vierge (malheureusement brûlée en 1794) aurait été ramenée d'Orient au XIIIe siècle, à l'époque des croisades. Selon une autre version, son arrivée serait même antérieure à cette période, et elle aurait figuré au nombre des cadeaux faits à un roi mérovingien lors d'un pèlerinage à Jérusalem.

Ces théories n'ont pas été acceptées par tous les auteurs, mais il est connu que les yeux de verre de cette statue, dont l'éclat était intense et étrange, l'apparentaient aux vieilles divinités pharaoniques.

D'après les gravures qui existent encore, sa figure et son nez très allongés, enfin sa position, donneraient plutôt à la statuette un type éthiopien. Pourtant une description minutieuse, faite au XVIIe siècle, précise que la couleur noire était appliquée sur des bandelettes de toile collées à même le bois, et ces bandelettes entouraient tout le corps et la tête, ce qui fait songer à un procédé égyptien. En tirant les conclusions de ces remarques contradictoires on peut alors imaginer que dans une région frontière ancienne, quelque part dans l'Egypte du Sud ou l'Ethiopie du Nord, une confrérie copte archaïque avait fabriqué une Vierge chrétienne en s'inspirant des procédés de certains vieux sculpteurs égyptiens. Mais il a été fréquemment suggéré que l'image qui trôna plusieurs siècles dans l'église du Puy devait être originairement une Isis transformée par ses habits en Vierge Marie. Le problème restera toujours sans solution.

D'autre part, il est aujourd'hui établi que vers la fin du moyen âge on fabriqua de toutes pièces des Vierges noires, dont les images connurent alors un véritable engouement. Celui-ci n'a fait que raviver et prolonger des cultes plus anciens, puisque d'autres Vierges analogues existaient depuis longtemps.

Parmi celles-ci, il paraît indiqué de rappeler le souvenir de la Vierge de Chartres. La primitive cathédrale de cette ville avait annexé une crypte archaïque, et dans cette crypte se trouvait une petite statue noire... ou grise ? On brûlait des cierges à certains jours près de cette statue, bien que les fidèles n'eussent généralement pas accès auprès d'elle. Non loin de la crypte se trouvait un puits gallo-romain, fort profond. Vers l'an mille, la cathédrale fut ravagée par un incendie et elle fut alors reconstruite par l'évêque Fulbert (qu'il ne faut pas confondre avec l'oncle de la célèbre Héloïse). C'est après cette reconstruction, et une guérison miraculeuse de l'évêque Fulbert par la source qui alimentait le puits dont nous avons parlé, que Chartres devint un lieu de pèlerinage antici-pant en quelque sorte sur le culte de Lourdes. Cela dura plusieurs siècles, et la Vierge chartraine fut considérée comme une entité gué-risseuse et une puissante protectrice de la région.

Au XVII^e siècle, on transporta la statue noire dans une nouvelle crypte et le puits fut comblé. Il semblait ainsi que le clergé ait voulu transformer et minimiser une dévotion fort ancienne. En 1791, un évêque rallié au gouvernement révolutionnaire fit monter l'image sou-teraine multi-séculaire et ordonna qu'on l'encastre sur un pilier. Il est difficile de juger dans quel but ? Deux ans après, des vandales la brûlèrent comme fut brûlée un peu plus tard la statuette du Puy.

On a raconté bien des choses sur la Vierge de Chartres qui fut remplacée par une réplique dans la crypte.

Selon un récit connu, la statuette disparue aurait été désignée par la tradition populaire locale comme une oeuvre druidique. Un texte du XIV^e siècle raconte que les prêtres de jadis (« les pontifes des idoles ») auraient dédié cette statue à une Vierge qui devait engendrer un Sauveur.

Le socle de l'image devait porter les mots *Virgini pariturae*.

Il est évidemment difficile de se faire une opinion sur cette légende, surtout si l'on se souvient que le druidisme classique con-damnait les idoles. Mais l'influence romaine amena bien des trans-formations dans les cultes gaulois le druidisme tardif toléra les statues. Voulut-il alors sauvegarder à Chartres, par un artifice, un culte local en le rattachant au christianisme ? Ou bien l'Eglise elle-même n'a-t-elle pas annexé un lieu de pèlerinage préchrétien en inventant une inscription justifiant la dévotion envers une oeuvre d'origine mal définie ? Il y a des auteurs qui n'hésitent pas à affirmer que la doctrine d'une Vierge-Mère, doctrine préfigurant celle des chrétiens, aurait été enseignée par les druides dans la région chartraine.

Une affirmation de cette nature paraît éminemment discutable.

On peut broder à l'infini sur les conceptions druidiques ; on en retrouve difficilement quelques traces, et il est sûr que le christianisme a modifié et déformé trop souvent le peu que nous savons.

D'autre part précisons que certains membres du clergé estiment que la Vierge détruite (Notre-Dame-de-sous-Terre), devait dater au plus de la fin du XII^e siècle, ou du début du XIII^e. Ce qui supprime la légende druidique.

Cette opinion ne résoud pas tous les problèmes, car il est possible alors de s'interroger sur le culte qui a pu exister auparavant dans la crypte ?

La réplique actuelle et souterraine de la sculpture disparue est une oeuvre récente : elle fut exécutée en 1857 par un artiste du nom de Fontenelle.

Il existe enfin une troisième statue, placée dans une chapelle du déambulatoire, c'est la Vierge du Pilier, également connue sous le nom de Vierge noire.

Elle aurait été taillée vers la fin du XV^e siècle ou le début du XVI^e. Cette madone est faite d'un bois très foncé, d'où son nom ; toutefois elle aurait été primitivement peinte (?) et la couleur noire de la matière ne serait donc pas nécessairement intentionnelle.

Elle tient l'enfant Jésus sur le genou gauche ; de la main droite elle élève un fruit renversé, ressemblant quelque peu à une poire ce qui paraît assez bizarre.

Ce fruit ne pourrait-il pas aussi bien représenter une grenade ? Dans ce cas, il faudrait penser que l'imagier du XV^e siècle a fait réellement allusion au symbolisme préchrétien, en songeant que la cathédrale possédait dans sa crypte la célèbre et plus ancienne Notre-Dame-de-Sous-Terre.

On sait, en effet, que la grenade était le fruit jadis consacré à Perséphone, la grande déesse souterraine des Grecs !

On doit constater de toute manière que la statue primitive était le centre attractif d'un culte qui devait être fortement enraciné dans la région: mais on est obligé de reconnaître que seules des hypothèses peuvent être envisagées pour essayer de situer l'origine des cultes de cette nature.

*

* *

Ce qui demeure frappant, nous l'avons déjà signalé, c'est que les Vierges noires paraissent avoir proliféré d'une façon intense et particulière sur les terres de notre pays.

Alors qu'on les comptait par dizaines ailleurs, on en dénombrait, dans la France bien plus de deux cents vers l'an 1540.

Si on tient pour exceptionnelle la célébrité de quelques sanctuaires isolés, comme celui de Chartres, et si on se reporte seulement à la densité des points d'existence encore connus, il apparaît que le Massif Central et ses prolongements vers Carcassonne et Perpignan devaient posséder plus de quatre-vingts Vierges noires.

En deuxième lieu venaient la Provence et la vallée du Rhône avec une trentaine de statues.

Bien des chercheurs inclinent à penser qu'il faut voir là les survivances christianisées de vieux cultes qui auraient été introduits sur notre sol en diverses époques, avant le triomphe du christianisme romain.

Il est certain que par Marseille (l'antique *Massilia grecque*) des divinités orientales ont été introduites dans la Gaule.

Massilia n'était-elle pas sous la protection de la déesse *Artémis*, adorée en Asie Mineure ?

L'esprit vif des Gaulois, leur goût du merveilleux, auraient aidé à répandre de nouvelles croyances dans des régions où les cultes n'avaient pas la même stabilité que dans les cités italiques, où les dieux nationaux restaient généralement les plus vénérés.

Mais il demeure vraisemblable que les croyances introduites en Gaule n'étaient pas aussi étrangères aux cultes celtiques que certains auteurs ont pu le penser.

En fait, les langues indo-européennes démontrent qu'en des périodes que l'on peut grossièrement situer entre 8 000 et 4000 ans avant notre ère, les clans helléniques, hittites, iraniens, celtiques, germaniques, ont dû partir de territoires qui formaient un ensemble aryen.

L'une de ces régions fut probablement composée de vastes secteurs voisins de la mer Noire et de la Caspienne. Les légendes de la Toison d'Or nous mènent à deux reprises vers la Colchide (dans les zones sud du Caucase), et c'est sur une montagne caucasienne que Prométhée fut enchaîné par Zeus après avoir donné le feu aux fils de Rhéa (la Grande Mère terrestre), c'est-à-dire aux ancêtres de la race humaine.

Le passage dans les régions du Caucase et de l'Iran est suggéré encore par les traces de l'épopée de Ram, l'antique conquérant aryen de l'Inde ; ce même passage enfin semble attesté par les récits de quelques « sagas » danoises.

Il s'agit des légendes concernant Odin. Elles sont scindées en une thèse mythique et une thèse historique.

D'après celle-ci Odin était un roi-magicien puissant qui serait parti des régions situées à l'est du Don (au nord du Caucase), pour conquérir les pays nordiques. Il est aujourd'hui certain, de toute façon, que le Sud de la Russie actuelle comprenait encore une vaste confédération de peuplades germaniques au IV^e siècle de notre ère. De l'histoire, et des mythes qui la confirment, on peut déduire que de larges zones situées entre le Don et la Colchide, avec des prolongements en Asie Mineure et en Iran, furent pendant des siècles des centres de regroupements puis d'expansion pour les peuples blancs, peut-être après les très archaïques catastrophes de l'Atlantide. Et sans préjuger de l'emplacement de celle-ci.

C'est à partir de ces données d'ensemble qu'il faut examiner la dispersion et la persistance de vieux cultes communs à de nombreuses populations. Mais à ces cultes originels se sont évidemment soudées des conceptions variées au cours des âges.

*

* *

Les civilisations disparues ont fréquemment connu le thème de la Grande Déesse, divinité fondamentale, à la fois terrestre et lunaire, parfois aussi stellaire (comme Isis et comme Hécate la Triple).

Elle fut souvent adorée sous des formes multiples par un même peuple, et elle prenait alors quelquefois l'aspect d'une Mère, comme la Déméter hellénique.

Celle-ci fut vénérée sous des noms variables, tels que Dan-Mêter (Dan la Mère), ou encore Don, Dé, ou même Da (Da Mêtêr).

On s'aperçoit que son nom pouvait être formé à l'aide de différentes voyelles, ce qui caractérise une divinité fondamentale.

C'est peut-être aussi Da-Mêtêr que l'on adorait en Sicile, comme une force chthonienne, sous le nom de Bona Déa.

Don, Dan, ou Da fut probablement une divinité absolument primordiale des clans indo-européens, avant leurs divisions très lointaines en peuples distincts. On retrouve ses traces dans la Holda et la Frída germaniques (1).

Il est d'autre part remarquable que Dan Mêtêr (ou Don Mêtêr) représentait l'aspect féminin de Poséidon (ou Potei-Don : Maître ou Epoux de la déesse Don).

Platon n'a-t-il pas suggéré que Poséidon fut un roi légendaire et divin de l'Atlantide : nous voici bien ramenés à l'origine mystérieuse de nos civilisations et aux divinités primordiales des races blanches.

Il serait alors étonnant que le culte du principe féminin, célébré chez tant de peuples d'Occident ou de proche-Asie, n'eut pas eu jadis des racines dans les traditions de notre pays.

On a vénéré dans nos régions des déesses comme Andarta, Sessia, Brigantia (celle-ci transformée en sainte Brigitte), ou encore Epona, divinité gauloise de la fécondité, qui fut accepté dans le panthéon romain.

1. Frída fut une divinité de la paix chez les Franks. Son nom paraît être une contraction de Friede-Da (Da-la-Paix... ou la Pacifique). Holda (ou Hol-Da), fut une importante déesse terrestre et lunaire germanique. C'est peut-être son nom qui fournirait la clé controversée du mot « Holland » (Hol-Land : la terre de Hol).

Chez d'autres peuples germains il existait une grande Mère qui s'appelait Hertha ou Herth; celle-ci s'apparente au mot anglais Harth (la Terre). Enfin à Holda correspondait une déesse souterraine, une Perséphone saxonne, qui se nommait Hell ou Hel.

Hell est aujourd'hui déchuë et méconnue, et son nom désigne désormais l'enfer des chrétiens dans la langue anglaise !

Ce qui reste bizarre, c'est que des clans grecs, dans leurs mythes, appliquaient jadis aux premiers hommes les termes de « Gégéneis », ou « d'Autochtones », ce qui signifiait « nés de la Terre ».

Or cette terre, ne l'ont-ils pas appelée la Hellade ?

Ceci fait songer à la déesse saxonne Hell !

Une fois encore tout se passe comme si nous retrouvions une trace étymologique des vieilles origines communes des peuples aryens.

Mais la principale déesse des régions celtiques primitives, désignée souvent comme « la Mère des Dieux », fut connue sous les noms de Dana, Danou... ou Dôn !

Et nous voyons réapparaître en Extrême-Occident une divinité féminine qui fait songer au double du dieu Poséidon. Ceci paraît confirmer que la vieille déesse aux noms apparentés et multiples : Don, ou Dé, ou Dan, ou Da, ou Dana, nous dirige de façon certaine vers le plus lointain passé des peuples indo-européens.

N'est-ce pas elle d'ailleurs qui laissa son nom près du Caucase, lorsque nous parlons du fleuve Don ?

Etymologiquement le mot « don » désignait l'eau chez le peuple caucasien des Ossètes ; chez les Iraniens du Nord le même terme se transcrivait jadis par le vocable *danù*. On peut penser que ces appellations étaient en rapport avec une conception religieuse, donc avec une divinité de l'Eau et de la Terre. Dêmêter et Poséidon sont d'ailleurs des puissances de l'eau autant que des puissances terrestres.

*

* *

Les transformations et les dédoublements familiaux des grandes déesses rattachées aux activités terrestres ont été innombrables au cours des millénaires. Ces dédoublements varièrent selon les fonctions dévolues, fonctions qui s'orientaient tantôt vers les forces agraires, les rythmes marins, les cycles lunaires ou stellaires, ou les mystérieuses actions souterraines.

En Grèce on connut ainsi Gaïa, Rhéa, Coré, Amphitrite (qui fut annexée par les Romains), ou encore Dêmêter et Perséphone.

En Asie-Mineure ce furent Léto, Artémis, Hécate, Cybèle et Mâ.

A Rome on adorait Latone, Diane, Cérès, Proserpine (1).

En Germanie on vénérât, comme nous l'avons dit, les déesses Holda et Hell, ou Herth et Frida.

Chez les Scandinaves, on les appelait Nerthus ou Skadhi.

Dans la Gaule ou la Grande-Bretagne nous connaissons les noms déjà cités de Dana ou Danou.

Mais on trouvait également des transpositions de ces noms, telles que : Anna, Ana, Anou, Annis, etc.

Le nom de la déesse Anna se rencontre d'ailleurs près de l'Inde ; les conquérants aryens amenés par Ram consacrèrent jadis l'un des grands sommets de l'Himalaya à leur divinité : l'Anna Purna !

On sait que cette montagne est devenue célèbre de nos jours, depuis l'ascension qui fut réalisée en 1950 par une expédition française.

1. Dans ces énumérations nous laissons volontairement de côté les grandes déesses qui personnifient essentiellement l'ordre cosmique total, telles que Héra chez les Grecs ou Junon chez les Romains.

Il semble que l'extension du culte de sainte Anne, en Bretagne, vient de la fusion graduelle entre la déesse celtique Anna et l'Anne des catholiques, considérée comme la mère de la Vierge. Il est curieux, à ce sujet, de constater que le nom de la mère de Marie ne figure dans aucun Evangile (1).

Notons encore que la désignation de la républicaine Marianne (juxtaposition de Marie et Anne) ; paraît être en relation avec un symbolisme ancien. N'est-il pas surprenant que le culte des initiés de Phrygie (terre de Cybèle, ou Kubélé), ait comporté l'utilisation du bonnet de la Marianne française ?

Paul Le Cour se plaisait à le rappeler. Et Démêtêr (ou Dan-Mêtêr) ne fut-elle pas la protectrice des adeptes dans les « mystères » de la religion grecque ?

Ainsi le symbolisme de nos Républiques laïques se relie-t-il étonnamment avec les traditions antiques, comme avec le nom de la déesse Anna !

La force des courants traditionnels, et certaines habitudes mentales, se révèlent ainsi tellement durables qu'il fallut l'image d'une Grande Déesse... même aux libres-penseurs de notre pays !

Depuis la Don-Mêtêr des Atlantes et des Grecs jusqu'à la Vierge Mère des chrétiens, en passant par l'Anna ou Dana des Celtes, la Holda des Germains, la Cybèle phrygienne, l'Isis égyptienne, ou l'Ish-tar des Babyloniens, nous trouvons la longue suite des croyances humaines vénérant le principe féminin, tour à tour agissant comme soutien des vivants, ou comme protecteur dans l'outre-tombe.

Constatons enfin que la Vierge chrétienne est souvent accompagnée de plusieurs attributs des déesses qui l'ont précédée : par exemple le globe sur lequel elle repose (symbole de la Terre), la colombe d'Ishtar, enfin le croissant et les étoiles représentés près de sa tête et figurant les puissances lunaires et célestes.

*

* *

Toutes les remarques précédentes prennent un relief particulier quand on constate que la religion d'Israël est construite sur un culte dans lequel toute force féminine a été effacée de plus en plus, au point qu'on en perçoit à peine la trace.

1. Les Ecritures ne parlent que d'une prophétesse Anne, âgée de quatre-vingt-quatre ans quand on la met en scène, et qui n'a rien de commun avec la famille du Christ.

Le culte de sainte Anne commence officiellement à Byzance au VI^e siècle ; peut-être y eût-il des influences de l'ancienne Galatie celtique ?

L'histoire raconte par surcroît que le crâne de sainte Anne fut une des reliques d'une église byzantine.

On peut rester sceptique devant cette relique : comment six siècles après Jésus-Christ pouvait-on posséder et reconnaître des ossements ayant appartenu au corps de la grand-mère du Christ ?

Où ces ossements auraient-ils été identifiés et conservés auparavant ?

Tout cela apparaît assez artificiel.

Il est dit une fois pour toutes, dans la Genèse, que l'énergie du Créateur est « mâle et femelle », mais, après cette affirmation, seule subsiste la glorification constante du principe cosmique actif et mâle. Pour obtenir un monothéisme absolu il était commode de simplifier pour éviter un dédoublement et l'apparition d'une déesse. Il n'y eut donc plus qu'un dieu androgyne dont on oublia volontairement le double caractère.

En restituant sa place au principe féminin dans le culte, comme en admettant d'autre part la doctrine du dieu incarné qui meurt et ressuscite (analogie avec l'Osiris égyptien), le christianisme rompait véritablement avec la tradition du judaïsme. Celui-ci ne s'y trompa point, et l'on conçoit que pour les docteurs d'Israël il y a incompatibilité entre des religions qui ont des structures si différentes.

Les deux enseignements conservèrent pourtant en commun le principe monothéiste et un messianisme intransigeant. On aperçoit d'autre part comment le christianisme tournait habilement les difficultés à propos du principe féminin : la Vierge n'était à ses yeux, qu'une femme sanctifiée, la mère de Dieu incarné. Elle participe ainsi à la gloire du monde divin sans pouvoir être considérée comme une déesse, c'est-à-dire sans être elle-même une puissance cosmique des origines.

L'énergie primordiale créatrice appartient au Dieu androgyne seul, mais on ne retient et on ne magnifie pratiquement que son aspect mâle comme dans le judaïsme. Il n'en reste pas moins que pour la masse des croyants la Vierge-Mère est l'objet d'une dévotion fervente dont le développement a pris des proportions tellement extraordinaires qu'il devient possible de l'assimiler en partie au culte d'une Déesse-Mère.

Ainsi le christianisme a-t-il, en une certaine mesure, replacé la religion dans quelques-unes des perspectives aryennes ou égyptiennes.

*

* *

Ces diverses constatations étant faites, il reste à se demander si les déesses anciennes ont été représentées quelquefois sous des aspects qui ont pu les apparenter aux Vierges noires. Seuls des aperçus fragmentaires peuvent être donnés au sujet de ce problème, mais tout bien pesé il semble que la réponse doit être positive.

Les grandes divinités préchrétiennes ont eu généralement le double caractère de la lumière et de l'ombre, et ceci parce que leur structure les liait aux aspects multiformes de la Création.

C'est en quelque sorte l'idée également exprimée par le double symbole chinois appelé *Tai-Ki*, présentant les forces Inn et Yang. On les figure par un cercle coupé au milieu par une ligne S ; l'un des demi-cercles est noir et l'autre blanc ; mais il y a un point blanc dans le noir et un point noir dans le blanc. L'Univers est rempli de dualismes, qui sont tour à tour des contraires ou des complémentaires, mais le germe de chaque élément reste présent dans son opposé.

Chaque grande déesse eut donc souvent des aspects très différents, et chaque grand dieu également.

A Ephèse une pierre noire était consacrée à Artemis. Les attributs de l'Artémis orientale sont parmi les plus curieux. Elle était une Vierge puissante, mais on la montrait aussi avec des mamelles superposées comme une mère au lait intarissable. Déesse des sylves, accompagnées de biches, ou de cerfs et de sangliers, elle passait pour avoir tué Actéon qui l'avait aperçue au bain, ce qui affirmait son aspect de Vierge farouche ; mais elle fut parfois représentée avec un enfant.



Le Tai-Ki.

On peut penser que plusieurs entités de la Nature ont été graduellement fondues au Proche-Orient sous le nom d'Artémis.

Elle fut encore regardée comme une protectrice de la navigation, et son torse sculpté se couvrait d'écailles, car elle devenait alors une divinité marine. Son image prit aussi une forme humaine simple : c'était celle d'une femme dont les bras étaient étendus pour accueillir les fidèles. Elle préfigurait les Vierges chrétiennes protectrices, mais précisément ses mains, ses pieds, son visage, étaient taillés dans des bois sombres rendus plus foncés encore par des onctions d'huile.

Quand ils délaissèrent l'Asie-Mineure, les Grecs qui partirent de Phocée (vers l'an 600 av. J.-C.) obtinrent la permission d'emporter une réplique de la vénérable Artémis éphésienne, et ce fut ainsi que la déesse noire du grand port d'Ionie devint également la divinité de la colonie phocéenne de *Massilia* (Marseille). On peut donc concevoir que la statue géante de Notre-Dame de la Garde a pris la succession de l'Artémis archaïque. La Vierge d'aujourd'hui n'a certes plus la taille de la statuette antique, et elle n'en a pas même la couleur, mais elle en perpétue le geste d'accueil.

Lorsque le culte d'Artémis s'amplifia dans le monde ancien, la Syrie et l'Egypte lui adjoignirent un enfant, comme nous l'avons noté.

Par l'influence phocéenne nous avons ainsi une première clé de la diffusion des statues des divinités protectrices, noires ou foncées, sur le sol de la Gaule.

D'autre part Artémis avait pour mère la déesse Léo, que les Grecs considéraient comme une des grandes épouses de Zeus.

Il semble que Léo ait été honorée dans l'Asie-Mineure avant d'être connue dans la Grèce occidentale. Or, Léo, quoique douce et aimable, était enveloppée d'un vêtement sombre ; et la mythologie précise que cette déesse ne pouvait mettre ses enfants au monde que dans l'obscurité, ou encore au moment « où les loups seuls voient clairs ».

Ainsi naquit Artémis elle-même.

Léo prit parfois directement la forme d'une louve... et c'est ainsi qu'elle se montra en l'île de Délos, où elle donna le jour à Apollon. Léo venait alors d'un pays nordique vers lequel Apollon devait retourner annuellement. Les évocations des pays nordiques, à propos de la déesse Léo, comme ses vêtements sombres, son aspect de louve, ses accouchements dans les lieux obscurs, nous font penser au dieu Dispat, père des Gaulois, dont les emblèmes étaient le loup et le maillet, et qui veillait sur les défunts.

Le nom de Dispat est une traduction latine ; ce dieu fut peut-être un aspect sombre de Teutatès, comme Zeus fut parfois en Grèce identifié avec Hadès. Par les légendes de Léo, d'Artémis, de Dispat, nous rejoignons sans doute divers cultes primordiaux des peuples aryens concernant les dieux et les déesses ténébreux, tour à tour bienveillants ou effrayants.

*

* *

Les principales mythologies traditionnelles furent complexes, et nous allons encore à ce sujet ouvrir une brève parenthèse qui nous permettra de mieux situer les analogies du christianisme avec les religions qui l'ont précédé.

Les grandes divinités de la Terre furent fréquemment apparentées avec les entités lunaires, mais elles connurent également des liens puissants avec le Soleil.

Il devenait même parfois difficile de séparer les dieux qui s'identifiaient avec les actions des trois astres fondamentaux.

Il est frappant, par exemple, de constater que Léo est à la fois la mère d'Artémis et d'Apollon.

Quand la Lune montait dans le ciel, Artémis était présente, et les animaux et les plantes dansaient !

Mais quand Apollon rentrait dans la ronde cosmique c'était la Lumière solaire qui apparaissait !

Les liens de parenté de Léo et d'Apollon rappellent de façon étonnante les récits de la théologie égyptienne qui font de la déesse Isis la mère de l'Horus solaire.

Dans ces mythes grandioses il paraît évident que les figures d'Apollon et d'Horus ne représentent pas le Soleil primordial ; ils ne sont point l'aspect originel et visible du Créateur invisible.

Apollon et Horus semblent vouloir concrétiser les rapports des énergies fonctionnelles et solaires quotidiennes avec la Terre-Mère qui les transforme par des processus vitaux incessants.

Ce sont ces fonctions quotidiennes qui étaient assumées par le Pharaon, et c'est pour cette raison que chaque roi d'Égypte portait en permanence le titre « d'Horus ».

Dans les mythes de Cybèle, comme dans ceux d'Isis, la Nature terrestre était fécondée par le baiser de son Fils autant que par l'acte d'un Époux divin.

Et la Vierge chrétienne, fécondée par le Saint-Esprit ne l'est-elle pas également par son Fils, puisque celui-ci ne fait qu'un avec le Père et le Saint-Esprit ? (1).

Ainsi le christianisme ne fait que transposer en deux étapes (pour éviter l'apparition d'une déesse) les thèmes des religions de la Grande-Mère. D'abord humaine, la Vierge Marie permet l'incarnation du Verbe Lumière. Après son Assomption, elle devient une entité liée à la Divinité ; elle dispense alors aux vivants et aux morts les bienfaits des secours divins, en même temps que le Christ, dont le symbole sur l'ostensoir reste le soleil.

Il est clair que toutes ces doctrines nous situent totalement en dehors des enseignements de Moïse pour nous ramener dans l'axe des conceptions gréco-égyptiennes.

Et nous voyons par là que les sombres et bienveillantes déesses de la Nature ont pu donner leurs images aux madones qui les ont remplacées.

*

* *

Au culte d'Artémis, introduit en Gaule par les fondateurs de Marseille, s'adjoint ensuite le culte de Cybèle, qui n'était point sans parenté avec celui de Démêtêr. Quand les Gaulois, vaincus par Rome, prirent l'habitude de représenter leurs divinités par des images (contrairement aux usages druidiques) ils connurent encore l'Isis et l'Anubis égyptiens dont les mythes funéraires s'amalgamèrent peut-être avec ceux du Dispatêr celtique, le dieu vêtu d'un peau de loup, errant accompagné d'un chien, le protecteur des morts. Au II^e siècle de notre ère le culte de Cybèle se réveilla et prit (en même temps que le culte de Mithra), une importance considérable dans les villes gallo-romaines. Ils se partagèrent la faveur des citoyens avec les dévotions à Isis, ou encore à la Diane romaine. Le nom de cette dernière divinité fut probablement à l'origine « Di - Ana », c'est-à-dire Ana-la-Double (terrestre et lunaire) (2).

1. Bien entendu, il s'agit ici du dogme catholique.

2. Des mythologues considèrent que la première syllabe de « Di-Ana » dérive de la même racine que les mots : *dios*, *dios*, *divinus*, *deus*, etc., qui sont liés à l'idée du ciel lumineux. Cette idée se rapporte foncièrement à un thème solaire. Il paraît aussi vraisemblable de relier « Di-Ana » (entité lunaire) au sens de force *duelle*.

Ceci démontre que les Romains ont connu ou adopté eux aussi une déesse Ana, dont le culte paraît avoir été répandu de l'Inde aryenne à l'extrême Occident breton, comme nous l'avons déjà signalé.

Cette entité fut probablement un dédoublement et une transformation de la déesse Dan, c'est-à-dire de Démêtêr, dont nous avons souligné la très lointaine origine.

Revenons aux cultes gallo-romains. On peut tenir pour assuré que le clergé druidique possédait encore une influence certaine en maintes régions, durant ces toutes premières périodes de l'ère chrétienne, alors que diverses religions subsistaient parallèlement. Or, les druides ne devaient pas oublier la Mère des dieux celtiques (Dana), si bien que des assimilations firent et que les syncrétismes se créèrent.

C'est vraisemblablement au cours de ces siècles de transition que des statues (les unes normales, les autres noires) commencèrent à se répandre dans la Gaule.

Il existait en Grande-Bretagne une déesse appelée « Black Annis » (Annis la noire) à laquelle une grotte était consacrée.

Il y eut donc sans doute aussi des déesses noires druidiques sur notre sol. Les Gaulois adoraient au surplus maintes « mères » locales, sortes de génies féminins attachés à des collines, à des rivières, aux grottes, à certains arbres, etc. Elles eurent leurs images, aux couleurs variables et symboliques.

Le christianisme s'étendait certes de plus en plus, mais il fut impuissant à déraciner toutes les croyances locales ou étrangères. L'Eglise comprit alors que le meilleur moyen de transformer les religions qui déclinaient, c'était d'absorber leurs images et leurs lieux de culte. Près de cinquante cités de notre pays eurent pour protectrice la Vierge Marie ; elle prenait la suite des grandes déesses qui la précédèrent dans cette fonction. Des arbres, des grottes, des collines furent également consacrés au culte de la Vierge chrétienne.

D'autre fois ce furent les images anciennes qui restèrent, ou bien même qui furent copiées... mais l'âme graduellement fut changée.

Au point que l'on se demande aujourd'hui quelle peut être l'origine des singulières statues d'antan !

*

* *

Il est intéressant de remarquer, en conclusion de cet exposé, que le mot « Madone » (en italien « ma Donna », c'est-à-dire « ma Dame »), n'est peut-être qu'une altération multi-millénaire du nom des vieilles divinités terrestres Don ou Dan.

En latin le mot *Dominus* signifiait littéralement « le maître ou le possesseur d'un domaine terrestre », ou par simplification « le maître

de la maison ». C'est le féminin *Domina* qui est à l'origine du mot Dame. C'est seulement par extension que le christianisme a donné au vocable Dominus le sens de Seigneur céleste.

En sanscrit, le maître de maison s'appelait *Dam patih*.

Or la permutation du *m* en *n* est fréquente dans les langues indo-européennes. Donna, qui vient du terme *Domina*, en est un exemple. Les titres de noblesse, indiquant jadis la possession d'une terre, sont d'ailleurs précédés d'un mot révélateur :

De (en français), Don (en espagnol), Von (mis pour Don en allemand), Van (mis pour Dan en hollandais).

En vieux français, le seigneur féodal était parfois désigné sous le nom de *don*, ou *dan* (d'où le mot « don-jon » par exemple).

On fait venir ces mots du latin *dominus* ; il est en tout cas visible qu'il est possible de passer du terme *dominus* au terme *don*, ce qui fait supposer que l'inverse a pu se produire également au cours des âges.

Si par conséquent les divinités terrestres aryennes étaient primitivement reliées aux noms *Don* et *Dan* (telle Danaé, archaïque déesse du sol, ou encore Dan-Mêter ou Don-Mêter... et la déesse celtique Dana), le *Dominus* et la *Domina* des Latins peuvent parfaitement provenir du même fond linguistique.

Ceci nous ramènerait toujours à l'un des aspects de « Posei-Don », l'antique possesseur et Maître de la Terre.

Ainsi, du point de vue étymologique, la Madone (ma-Donna) est bien alors la résurgence de Don-Mêter.

F. DUPUY-PACHERAND,
Urbaniste.



La Vierge dans l'arbre, avec les deux Cabires.
(Monnaie de Myra -- Asie-Mineure -- au type de Gordien le Pieur
238 ap. J.-C.).

PHILOSOPHORVM. 19



Nota bene: In arte nostri magisterij nihil est *Secretum*
 celatū à Philosophis excepto secreto artis, quod *artis*
 non licet cuiquam reuelare, quod si fieret ille ma-
 lediceretur, & indignationem domini ineur-
 reret, & apoplexia moreretur. Quare om-
 nis error in arte existit, ex eo, quod debitam
 C ij



*Bourges, Palais de Jacques Cœur.
Galerie extérieure. Détail de la frise au-dessus de la porte d'accès de la Chapelle. La lune en son premier quartier.*

Bourges. Palais de Jacques Cœur.
Galerie extérieure. Détail de la frise au-dessus de la porte
d'accès à la chapelle. La lune en son premier quartier.

Notre-Dame de Dessous Terre

*Quand Il disposait les cieux, j'étais présente:
quand, par une loi inflexible et des limites, Il
entourait les abîmes..."*

(Psaumes de David, VIII, 27.)

*Quando proeparabat coelos, aderam ; quando
certâ lege, & gyro vallabat abyssos;...*
(Psalterium.)

Dieu, qui n'était pas seul lorsqu'Il créa le Monde, ne voulut pas que l'homme restât solitaire, quand Il le mit dans son habitat primitif et paradisiaque, tel un petit *Daimôn* au sein de son empire. Ainsi nous semble-t-il expédient de rappeler, en commençant, les deux versets du premier chapitre de la *Genèse*, lesquels insistent sur la sublimité de l'homme, la supériorité de son essence et l'immensité de son pouvoir :

26. *Et Il dit : Faisons l'homme à notre image et ressemblance, et qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes, et à la terre tout entière, et à tout reptile qui se meut sur la terre.*

27. *Et Dieu créa l'homme à son image ; Il le créa à l'image de Dieu ; Il les créa mâle et femelle.*

Voici le latin correspondant, pris dans la version, fort ancienne selon saint Grégoire, que saint Jérôme dénommait commune et *vulgate*, et que saint Augustin qualifiait *italique* :

26. Et ait: Faciamus hominem ad imaginem & similitudinem nostram, & praesit piscibus maris & volatilibus coeli, & bestiis, universaeque terrae, omni repto quod movetur in terra.

27. Et creavit Deus hominem ad imaginem suam ; ad imaginem Dei creavit illum, masculum & feminam creavit eos.

Il faut bien entendre que l'homme ne saurait offrir, dans sa forme physique, l'exacte reproduction du Père éternel que lui-même fixa sous les traits du noble et grave personnage installé dans la majesté barbue de l'iconographie naïve. Naïve ! pas autant, néanmoins, qu'on le pourrait croire avec infiniment plus de simplicité, car l'image, peinte ou sculptée et répandue à profusion, comporte toujours l'hiéroglyphe

du sujet physique qui est la source inépuisable d'absolue toute-puissance sur la terre des hommes.

*
* *

Dans l'irrésistible charme de la jeunesse et la souveraine pureté d'expression, combien se montre instructif et révélateur le tympan sculpté de la porte intérieure qui ouvre la chapelle, au palais Jacques-Coeur de Bourges ! Issant à l'intersection des deux nervures, le Père Eternel abandonne son attitude accoutumée, et, tourné de profil, au lieu de bénir la terre qui s'étend à ses pieds, en désigne, de l'index, le lourd symbole qu'il maintient de la main gauche et fixe attentivement du regard (voir *planche II*).

Ce comportement du Créateur, son geste, tant significatif dans sa singularité même, dissipent, assurément, le doute qu'on pourrait garder encore, que l'alchimie fût une science positive, et que Jacques Coeur l'eût activement pratiquée, sous le couvert de ses lointains négoce et de ses mines argentifères.

Schème du monde sublunaire, le cercle surmonté de la croix était le signe de l'antimoine vulgaire, utilisé par l'ancienne chimie ou spagyrie, en même temps que celui du sujet philosophique, du chaos, de la matière brute et première, de la *Vierge noire*, enfin, en compagnie de qui l'alchimiste entreprend son Grand Oeuvre et, canoniquement, élabore sa création microcosmique.

*
* *

Le haut-relief, intervenant ici en illustration de notre propos, est communément considéré d'inspiration religieuse, nonobstant le détail insolite que nous venons de souligner et qui ne peut manquer d'attirer immédiatement l'attention du visiteur cultivé, surtout s'il se trouve *amoureux* de l'antique science et de ses vestiges. Sur la scène principale occupant tout le champ de l'ogive, l'ange Gabriel prononce les trois premiers mots de la *salutation* et surprend Marie qui interrompt sa lecture, tandis que le Saint-Esprit descend sur elle sous la forme d'une colombe. Le rapport est ici évidemment établi entre la *Vierge blanche*, au livre ouvert, et la boule crucifère de l'être philosophal que l'ésotérisme chrétien, ou plutôt *catholique*, -- l'épithète étant prise avec le sens de *καθολικός universel*, -- a humanisé dans la personnalité, primordiale et mystérieuse, de la *Vierge noire*.

« Aussi, voyons-nous, écrit Fulcanelli, la première matière de l'Oeuvre exprimée symboliquement par un *livre* tantôt ouvert, tantôt fermé, selon qu'elle a été travaillée ou seulement extraite de la mine.

Parfois, lorsque ce livre est figuré fermé, -- ce qui indique la substance minérale brute, -- il n'est pas rare de le voir scellé par sept bandes ; ce sont les marques des sept opérations successives qui permettent de l'ouvrir, chacune d'elles brisant un sceau de fermeture.

Tel est le *Grand Livre de la Nature*, qui renferme en ses pages la révélation des sciences profanes et celle des mystères sacrés. Il est de style simple, de lecture aisée, à condition, toutefois, qu'on sache où le trouver, -- ce qui est fort difficile, -- et qu'on puisse surtout l'ouvrir, ce qui est plus laborieux encore. (1) »

C'est la raison pour laquelle on installait anciennement, dans la partie souterraine des églises, les effigies de la Vierge à carnation obscure, qui justifiait de la sorte, devant la naïveté populaire, -- vox populi, vox Dei -- *voix du peuple, voix de Dieu*, -- le nom que celle-ci lui avait donné :

NOTRE-DAME DE DESSOUS TERRE.

La Vierge noire du monastère de l'Esvière, près d'Angers, offre l'expression singulière qui s'orthographie, pour la brune Madone de Chartres, *Nostre-Dame de Souterre*, et pour celle des caves de l'Observatoire de Paris, *Nostre-Dame de Dessoubs Terre* (2).

Au reste, la dédicace en latin qui complétait la statue et glorifiait la Mère par excellence, est nettement révélatrice du caractère hermétique, non moins absolu que troublant, de la Vierge en son premier état et paraissant bien alors se confondre avec l'Isis de la théogonie égyptienne :

VIRGINI PARITURAE

A la Vierge sur le point d'enfanter.

*

* *

Afin d'harmoniser la proposition dative avec le simulacre, le *bambino*, toujours assis dans l'axe du corps de sa mère, était caché par la robe dont elle était revêtue, qui était richement décorée et, s'élargissant en cône depuis le cou jusqu'aux pieds, lui donnait le profil du triangle emblématique du feu. Ce qui n'est pas sans éveiller quelques concordances cabalistiques, si l'on sait que le moule de fusion des alchimistes était obligatoirement conique (*conum fusorium*) et qu'il portait aussi le nom de cornet ; si l'on remarque encore que le creuset se disait, en grec, khoné (χώνη) et que le *vase de nature*, dans la *langue verte* de la Cour des Miracles, était exprimé par le terme devenu particulièrement grossier, que nous ne ferons pas l'incongruité de reproduire.

Anatole France nous trace cet aspect de l'antique Mère des Dieux christianisée, mais combien son sentiment nous apparaît primaire et superficiel, dans sa cauteleuse dérision et son ironie pateline :

1. *Le Mystère des cathédrales*, Paris, Omnium littéraire, 1957, p. 144.

2. Cf. *Le Mystère des cathédrales*, op, cit., p.52 ; *Les Douze Clefs de la Philosophie* de Frère Basile VALENTIN, de l'Ordre de Saint-Benoît, Paris, Editions de Minuit, 1956, p. 60.

« J'ai toujours eu beaucoup de goût pour les « Vierges noires » qui sont toutes fort anciennes. Elles ont toutes un manteau en forme d'abat-jour, elles sont évasées et courtes, cela tient à ce qu'elles sont assises et qu'on les habille, comme si elles étaient debout, il y a là un mépris touchant de la forme humaine » (Pierre Nozière).

Avec l'historien Pierre Gariel de Montpellier, « Doyen des chanoines en l'église cathédrale de la mesme ville », l'esprit et le ton sont tout à fait différents, lorsqu'il nous dépeint la *Majesté antique de Notre-Dame de Tables*, -- la Majestat antique de Nostre Done de Taules, -- qu'il appelle aussi la *Noire*, nostre *Grande Parthenie* (3). Elle avait deux images semblables à celle de Notre-Dame du Puy, hélas! détruites, en même temps que leur sanctuaire, par les huguenots. La première, apportée de Jérusalem au temps des Croisades, était « d'un bois de Levant fort beau, fort reluisant, & incorruptible, à qui la Nature, & la Grace avoient communiqué une odeur tres-douce, & tres-charmante,... d'un noir extrêmement maiestueux, & éclatant ». La couleur de la deuxième « brunissoit d'un singulier artifice l'argent, & l'or dont l'Orphevre l'avoir embellie sur son fond. Et en toutes les deux ce noir, plus divin que naturel, estoit le desespoir des Demons (4) ».

*
* *

L'une des « surréalistes » peintures, qui ornent les caissons du plafond magnifique de la salle des gardes, au château du Plessis-Bourré, et que nous avons étudiées en partie dans nos *Deux Logis Alchimiques*, compose, de la Vierge noire interprétée alchimiquement, la plus étrange et la plus saisissante figure. C'est une sirène au buste pigmenté en noir, dont le corps de poisson, à partir du ventre météorisé en coupole par la toute proche parturition, est harmonieusement couvert de larges écailles soulevées tel un feuillage, les nageoires épanouies en ondes roulées et, pour les caudales, dressées en énorme palmette bifurquée. Négresse coquette et séduisante, à la chevelure abondante, longue et physiologiquement contradictoire, elle tient, de la main droite, un grand miroir convexe à pied, devant lequel elle semble répéter l'assertion énigmatique et bien connue du *Cantique des Cantiques* :

NIGRA SUM SED FORMOSA.

Je suis noire mais belle.

Cette partie inférieure du corps piscipède, brillante et paraissant faite de squames ou de plumes imbriquées, rappelle la fraction blanche aqueuse et aérienne, mercurielle et volatile, qui se sépare au

3. Παρθένος, Vierge.

4. *Idée de la Ville de Montpelier, recherchée et présentée aux honestes Gens*, 1665.

moment de l'*annonciation*, c'est-à-dire de la pénétration de l'esprit au sein de la matière grave.

Nous ne saurions critiquer l'Administration des beaux-arts qu'elle eût réalisé sa louable intention de restaurer les inestimables chefs-d'oeuvre dus à Jean Bourré, Est-on bien sûr, pourtant, que l'objet, appliqué par notre sirène sur son ventre gravide, était le peigne à double rangée de dents du moyen âge et de l'iconographie commune. N'était-il pas, plutôt, le *livre fermé* du symbolisme hermétique inspirant, de manière indubitable, le beau recueil allégorique de ce puissant sujet que l'ombrageux Louis XI, lui-même, appelait « Monsieur Duplessiz » et que l'Histoire, il faut bien le dire, a quasiment escamoté.

A la Bibliothèque nationale, dans le manuscrit syriaque n° 341, vraisemblablement du VIII^e siècle, une planche peinte, de style byzantin, nous montre la Vierge ayant à ses côtés, debout comme elle, deux personnages qui supportent, chacun, un livre massif à fermoirs, Marie semble présenter, de ses deux mains rapprochées à la hauteur du pubis, un cadre ovale, bordant une large ouverture en manière de mandorle, par laquelle apparaît l'Enfant Jésus dans le sein maternel, avant sa naissance.

Mieux encore, la bibliothèque d'Amiens possède une statue de la Vierge, évidemment du XVI^e siècle, dont le ventre creusé d'un petit judas, laisse voir, à l'intérieur, le Sauveur futur, debout et cerné de rayons. Au musée de la même ville, une autre statuette, plus récente, porte semblablement le divin Bébé suspendu, un peu à la manière d'un ludion pathologique dans son bain d'alcool. Mais le réalisme vient à son comble, avec l'icône de la cathédrale Notre-Dame du Puy (Haute-Loire), selon que le signala brièvement G.-J. Witkowski, lequel, dans l'immense domaine de la décoration religieuse, fut un chasseur impitoyable d'images scabreuses ou indécentes :

« On voit sortir par la région ombilicale d'une *Vierge noire*, enceinte, la tête foetale d'un petit Jésus (5). »

*

* *

L'intervention de l'esprit est indispensable à la transformation de la Vierge noire en Vierge blanche, à son abandon des épaisses ténèbres de la terre pour la vive lumière de l'air, à la séparation des éléments, celle de la terre et de l'eau, et, simultanément, du feu et de l'air. Egalement, cette intervention doit-elle être requise pour le mariage initial, suivant que l'enseigne le *Rosaire des Philosophes* qui nous montre, sur l'un de ses petits bois gravés, le Roi et la Reine de l'Oeuvre, c'est-à-dire le Soleil et la Lune des Sages. Tous deux

5. *L'Art profane à l'Eglise* -- France --, Paris, J. Schemit, 1908.

se regardent, et, réunis par une main, tiennent, de l'autre, deux tiges végétales croisées en un X que la colombe spirituelle, *surmontée de l'étoile*, en descente verticale, coupe par le milieu, avec un rameau semblable pincé dans son bec. Ce qui, donne le tracé du rayonnement, en même temps que le signe du *sel harmoniac* qui, porteur du fluide vital et du principe d'harmonie, se manifeste paré de la belle couleur verte caractéristique de la végétation. C'est là ce *cristal* (sel de Christ) qui est vraiment « *la force de toute force* » d'Hermès et qu'il n'est pas défendu de découvrir. La base lumineuse en a été récemment isolée, à partir de la rosée, par une femme charmante, chimiste et amie, à ce double titre excellente pour nous, et a été reconnue, en laboratoire officiel, pour être de la chlorophylle naissante ou d'*origine synthétique*.

L'arcane est considérable, il faut en convenir, non moins que soit nécessaire la discrétion à ce niveau. Écoutons, d'ailleurs, ce que nous dit le latin qui souligne la composition dessinée que nous venons d'examiner :

« Remarque bien : Dans l'art de notre magistère, rien n'est caché par les Philosophes, à l'exception du secret de l'art, parce qu'il n'est permis à personne de le dévoiler, parce que celui qui le ferait serait maudit, encourrait l'indignation du Seigneur, et mourrait d'apoplexie... » (Voir planche III : *Rosarium Philosophorum*. Francoforti, ex officina Cyriaci Iacobi, Mense Iunio Anno 1556, p. 19 (6).)

L'*Epouse* des chants de Salomon, -- la même, par exemple, que la *Sponsa des Noces chimiques* de Christian Rosenkreutz, -- nous renseigne, la première, sur ce profond mystère de la physique secrète, qui, dissimulant la banale copulation minérale, va jusqu'à pousser notre *Rosaire* à en fournir la scène, également gravée sur bois, où deux protagonistes de sexe opposé s'activent sans équivoque :

« Veuillez ne pas considérer que je suis brune, parce que le soleil m'a décolorée -- Nolite me considerare quôd fusca sim, quia decoloravit me sol. » (*Canticum Canticorum*, I, 5.)

*

* *

La lune céleste préside à cette *infusion* du fluide universel, dont elle demeure le principal artisan, et c'est pourquoi le grand *Argentier* de Charles VII fit représenter l'astre des nuits, au-dessus de la baie donnant accès, de la galerie extérieure, vers la chapelle. On l'y remarque donc, en son ménisque ascendant à profil de femme assez

6. Ce traité excellent, rarissime et réputé à bon droit, sera publié, pour la première fois en français, dans la Collection « Alchimie et Alchimistes » de l'*Omnium Littéraire*, 72, avenue des Champs-Élysées, à Paris. Il prendra la 7^e place, avec l'intégrale reproduction de ses curieuses gravures symboliques en xylographie.

peu avenant, qui est maintenu par un ange fort incommodément couché sur la frise. Le messenger, aimable et attentif, est embusqué à cet endroit sans attrait pour les yeux, et semble guetter le touriste qui soit désireux et digne de sa précieuse confiance, de même que parvenu au degré suffisant de l'estimer et de la recevoir (voir *planche IV*).

Dans la sacristie du couvent des Frères mineurs de Cimiez, l'une des petites peintures hermétiques, -- chacune étant séparée de la devise qui la complète, par un chérubin, -- montre le croissant lunaire surmontant une tour. La légende nous déclare :

TAMEN NITET LUNA.

Puisque précisément la lune brille.

Ainsi traduisons-nous *tamen*, plutôt que par *cependant*, *néanmoins*, comme on pourrait nous le reprocher, de prime abord avec raison. Mais nous y sommes d'autant plus autorisé que la conjonction latine était employée avec cette acception dans les Saintes Ecritures, et que nous sommes ici en milieu ecclésiastique. Dès lors, la devise s'accorde avec le rébus cabalistique, où la phonétique, seule, compte, tandis que nous devons nous reporter à Nice, au XVIIe siècle, chez des Religieux initiés, de langue italienne, pour qui *torre*, en l'occurrence, était aussi bien le substantif *tour* que le verbe actif *prendre*.

Prendre, capter quoi, si ce n'est le rayonnement de l'astre ?

Nous n'insisterons pas davantage sur la portée philosophique de l'emblème, sur le point capital de la doctrine, qu'il voile savamment, et nous nous contenterons de rapporter, à l'appui de notre thèse, ces paroles de Henri de Linthault, sieur de Mont-Lion :

« La Lune du Ciel n'est pas la mere de la Lune terrestre des Philosophes, mais un certain Mercure celeste, premiere creature de la Nature (7). »

*

* *

Nous ne craignons pas, car nous le devons, de renouveler, en ce lieu, l'observation que nous avons déjà faite, à cette même tribune d'*Atlantis*, largement ouverte aux conceptions philosophiques, lorsque nous avons mis en garde contre les conséquences d'inutiles brutalités commises à l'égard de notre satellite. Hélas! l'immense majorité des hommes, et parmi elle, les plus savants en apparence, ne voient pas ou n'admettent pas l'intangibilité de certaines forces immatérielles dont dépend, de manière très étroite, la saine physiologie de notre globe terrestre. Peut-on, pareillement et avec plus d'impu-

7. *Commentaire sur le Tresor des Tresors de Christofle de Gammon*, à Lyon, par Claude MORILLON, imprimeur de Mme la Duchesse de Montpensier, 1610, p. 28.

nité, se servir, sans la moindre mesure, des ondes qui sillonnent notre atmosphère et qui constituent un prodigieux réseau nerveux, absolument indispensable au comportement normal de la nature ? Ne faut-il pas imputer la disparition des saisons, propres à notre zone tempérée et si nettement différenciées autrefois, à la saturation de l'espace par l'énergie électro-magnétique, en progression constante au cours d'années de soi-disant progrès ; ne faut-il pas attribuer, à cet excès d'influx parasitaire, la condensation presque ininterrompue qui nous dérobe le soleil et se résout en pluie ? Celle-ci, il est vrai, s'ajoute en charme à la douceur du foyer clos, pour la famille absente des préoccupations réelles et désormais livrée, sans défense, à l'envoûtement despotique du spectacle « télévisé ».

N'oublions surtout pas qu'il deviendrait impossible de labourer et d'ensemencer le sol s'il devait être maintenu à l'état de boue, et, comme l'énonçait souvent notre ami cher et regretté, Philéas Lebesgue, que l'homme sera toujours contraint de s'appliquer à la culture, afin d'assurer sa subsistance.

Ce qui est valable pour le jour ne l'est pas moins pour la nuit, car l'envahissement continu du firmament, par les nuages, intercepte les radiations de la lune et s'oppose au labeur d'alchimie, désigné, par les vieux auteurs, sous l'expression d'*agriculture céleste*, duquel on a vu précédemment qu'il demeure, lui aussi, étroitement soumis aux conditions extérieures de la température.

L'espoir reste, néanmoins, que, sous l'influence souveraine et salvatrice d'*universaux* favorables, toutes les couches de l'humanité, -- chacune selon son degré d'évolution, reviennent à la sagesse, inséparable de la science, et que se réalise la prédiction de Philète, à l'égard de la longue période de calme et de félicité, qui règnera sur la terre, avant l'épreuve gigantesque et définitive :

« Lorsque la nouvelle Jérusalem abondera en or sur les places publiques, lorsque les portes seront confectionnées de perles pures et de pierres très précieuses, et que l'arbre de vie, au milieu du Paradis, donnera ses feuilles pour la santé des nations. »

Quum Hierusalem nova auro in plateis scatebit, portaeque ex integris margaritis, lapidibusque pretiosissimis conficientur, arborque vitae in Paradisi medo folia dabit ad gentium sanitatem (8).

(Savignies, janvier 1961.)

Eugène CANSELIET.

8. Introitus apertus ad occlusum Regis Palatium : *L'Entrée ouverte au Palais fermé du Roi*, dans *l'Histoire de la Philosophie hermétique*, par Lenglet difresnoy, Paris. Coustelier 1742, tractatus capitulo XIII, § 31.